

ANTHRAX

Les pistes du FBI p. 2

CATASTROPHE

Le contrôle aérien accusé dans la collision de Constance p. 5

MINEURS

Comment traiter la délinquance ? p. 10 et notre éditorial p. 17

RENNES

Les Bretons ont adopté leur métro p. 13



ESPACE

La NASA à la recherche des comètes p. 23

JARDINAGE

Le rosier des chiens p. 26

PORTRAIT

Biascamano, l'art modeste p. 30

International.....	2	Marchés.....	21
Union européenne...	6	Aujourd'hui.....	23
France.....	7	Météorologie-Jeux...	26
Société.....	10	Culture.....	27
Régions.....	13	Radio-Télévision.....	31
Horizons.....	14	Carnet.....	33
Entreprises.....	18	Abonnements.....	33

Raffarin, « République des proximités »

Le premier ministre engage la responsabilité de son gouvernement devant l'Assemblée nationale

LE PREMIER MINISTRE devait prononcer, mercredi 3 juillet devant l'Assemblée, le traditionnel discours de politique générale et engager la responsabilité de son gouvernement. Un exercice obligé où ses prédécesseurs se sont diversément illustrés. Structuré en quatre parties - autorité républicaine, République des proximités, forces vives et mondialisation -, ce discours devait laisser une large place à la décentralisation, dont Jean-Pierre Raffarin veut faire l'axe de son action. C'est dans cette perspective qu'il devait replacer le problème corse. Plaidant pour une « République humanisée », le premier ministre devait annoncer des crédits supplémentaires pour la justice et la sécurité.

Mardi, le chef de l'Etat a fait lire par les présidents des deux Assemblées un message destiné aux parlementaires. Jacques Chirac a engagé les députés à incarner un « sursaut politique » succédant au « sursaut républicain » né du scrutin du 21 avril. Le président de la République s'est prononcé en faveur d'une révision du titre XII de la



Constitution qui régit les rapports entre l'Etat et les collectivités locales. Le Parlement devrait s'emparer de cette question dès l'automne. « Il faut reprendre la longue

marque, si souvent contrariée, de la décentralisation », a déclaré le chef de l'Etat. Dès le 9 juillet, les députés commenceront l'examen du projet de loi d'amnistie. Le bureau

du Sénat a adopté à l'unanimité un projet de réforme portant sur la réduction de neuf à six ans du mandat des sénateurs et ramenant leur âge d'éligibilité à trente ans.

► Le premier ministre s'engage sur sa politique devant l'Assemblée

► Autorité, proximité, dialogue social

► Jacques Chirac : « La longue marche vers la décentralisation »

► Amnistie : débat le 9 juillet

► Enquête au pays des Raffarin

Lire p. 7 et 8, l'enquête p. 14, et Pierre Georges page 34

Les indemnités de Jean-Marie Messier

JEAN-MARIE MESSIER souhaite obtenir non pas 12 millions d'euros, tel qu'on le pensait initialement, mais 20 millions de dollars d'indemnités de départ. Les membres du conseil d'administration de Vivendi Universal, qui se réunissent mercredi 3 juillet et qui porteront sans doute à la présidence Jean-René Fourtou, sont enclins à ne rien céder. Le président de la COB a confirmé être intervenu pour empêcher le licenciement d'un auditeur ayant révélé un enjolivement des comptes.



JACQUES BRINON/AP

► Les dernières exigences financières de J.-M. Messier

► Grands perdants, les salariés-actionnaires

► Les interventions de la COB

Lire pages 18 et 19

THÉÂTRE

Avignon, la Cour d'honneur aux habits neufs



« CATHÉDRALE du théâtre », la Cour d'honneur du Palais des papes s'est refait une beauté. Dans un supplément de 12 pages consacré au festival, Michel Coumout en retrace l'épopée. Le 5 juillet, début du Festival d'Avignon, et première du Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence. Notre supplément, Aix pages 27 et 28, Débats page 16

Dans le hall de la gare Saint-Lazare, l'histoire des enfants juifs déportés

ILS ÉTAIENT 4 000. Aucun n'est revenu. 4 000 enfants juifs, arrêtés lors de la rafle du Vél' d'Hiv, durant l'été 1942, puis déportés vers le camp de concentration de Drancy. Comme ces voyageurs qui, d'un pas pressé, traversent le hall de la gare Saint-Lazare, ils avaient pris le train. Entassés dans les wagons, ils sont partis vers la mort. L'exposition « Enfants juifs déportés de France », présentée par l'Association des fils et filles de déportés juifs de France (FFDJF) jusqu'au 21 juillet dans le hall de la gare Saint-Lazare, raconte leur histoire. Des milliers de noms, de prénoms, de dates de naissance et 70 photographies en noir et blanc. Les membres de l'association présidée par Serge Klarsfeld sont allés jusqu'aux Etats-Unis et en Israël pour collecter ces documents. Les visages sont joyeux, insoucians, tellement présents.

« C'est terrible de les voir tous là quand on sait qu'ils ne sont jamais revenus », souffle Manou, 72 ans. Elle s'appretait à prendre le train, avec son mari, pour rentrer chez elle, en banlieue, lorsqu'elle a découvert les photogra-

phies. Elle s'insurge contre « ces Français qui en ont fait plus que ce qu'exigeaient les Allemands et ces enfants qui ont été envoyés à la mort, seulement parce qu'ils étaient juifs ». Sa voix tremble : « Comment peut-on oublier ? »

Comment oublier Marcelle et Jacqueline Mlynkiewicz, qui posent fièrement pour le photographe, dans leurs habits du dimanche, un prix d'excellence à la main. Les deux sœurs ont été arrêtées en août 1942, quelques jours après leurs parents, et déportées vers le camp de Drancy par le convoi n° 24, du 26 août. C'étaient les vacances. Elles avaient 10 ans et 15 ans. Ginette, 80 ans, soupire : « On espère toujours que la guerre va servir de leçon. Qu'il n'y en aura jamais plus. Et pourtant, combien de conflits ont éclaté depuis ? » Elle sourit tristement devant la photographie d'une petite fille serrant dans ses bras une poupée plus grande qu'elle : « La mort de ces enfants n'a-t-elle donc servi à rien ? »

Les langues se délient, et le dialogue se noue entre les banlieusards qui s'apprennent à pren-

dre leur train et les touristes à la recherche de leur chemin. Rivka Harari, 61 ans, est américaine. A la vue des photographies, son visage se crispe. « J'ai la chair de poule », murmure-t-elle. Pourtant, l'histoire de ces enfants, elle la connaît. Née dans le camp de concentration de Terzine, en Tchécoslovaquie, elle y a passé les quatre premières années de sa vie. Il y a quelque temps, le réalisateur de *La Liste de Schindler*, Steven Spielberg, l'a contactée. Elle lui a raconté l'arrestation, en mai 1941, puis la déportation de sa mère à Auschwitz et la vie au camp avec ses grands-parents, son frère, sa sœur et un cousin. Ses yeux se voilent : « Nous sommes les seuls survivants d'une famille de trente personnes. J'ai eu de la chance. »

« Pourquoi elles ? Pourquoi pas moi ? », écrit A. dans le Livre d'or de l'exposition : « Sur une photographie, j'ai vu des filles de ma classe, toutes disparues. Pourquoi elles ? Pourquoi pas moi ? »

Anne-Françoise Hivert

VOYAGES

Draguignan sans chichis



AU CALME, l'ancienne préfecture du Var tourne le dos à la Côte d'Azur grouillante et bouillante. Pages 24 et 25

ANALYSE

Un Mondial décevant

LA FÉDÉRATION internationale de football (FIFA) peut remercier le Brésil. En s'offrant un vainqueur millésimé, bardé de décorations, elle s'évite une profonde remise en cause de ses acquis, voire de ses fondements. Bien sûr, la finale Brésil-Allemagne fut d'un honnête niveau footballistique. Evidemment, Ronaldo reste un joueur hors norme, encore capable de marquer huit buts dans la même compétition, malgré un physique alourdi et des opérations chirurgicales en série. Et on peut louer le public coréen ou japonais, enthousiaste, bon enfant, comme la qualité de l'organisation du Mondial, malgré des problèmes récurrents de billetterie.

Mais que retiendra-t-on vrai-

ment de cette Coupe du monde, si ce n'est la faillite des équipes présumées favorites, tombées sans gloire dès le tour de chauffe ou lors des premières rencontres à élimination directe ? La France, l'Italie, l'Argentine, le Portugal et l'Angleterre, autant de prestigieuses sélections, aux effectifs somptueux, rentrées bien vite à la maison, sans jamais avoir offert le plaisir que l'on était en droit d'attendre de leurs prestations. Que sont devenues les stars du ballon rond ? Où sont passés Zinedine Zidane, Luis Figo, David Beckham, Ariel Ortega, Gabriele Batistuta, Francesco Totti, Christian Vieri, Michael Owen ?

Cette Coupe du monde aura été celle de toutes les déceptions, comme celle de toutes les surprises. Cer-

tains y verront l'effet de contrôles antidopage sanguins et urinaires renforcés, qui auraient nivelé les valeurs physiques : pas un footballeur n'a été déclaré positif. L'ancien sélectionneur français Aimé Jacquet préfère parler de cette compétition comme d'« un véritable bain de fraîcheur ».

Mais on peut aussi rejoindre l'analyse de l'Allemand Franz Beckenbauer, pour qui « ce Mondial aura été celui de la fatigue ». La FIFA, en octroyant l'organisation de la compétition à la Corée et au Japon, savait parfaitement qu'elle allait fausser les données du jeu.

Gérard Davet

Lire la suite page 17

Documentation Française

Signor Giovanni

Dominique Fernandez

Balland

Polémique sur la collision aérienne du lac de Constance

Les contrôleurs suisses auraient tardé à donner des consignes de déroutage au Tupolev

FRANCFORT

de notre correspondant

Le deuil et la polémique se côtoient sur les rives du lac de Constance au lendemain de la collision aérienne dans laquelle ont péri 71 personnes dans la nuit du lundi 1^{er} au mardi 2 juillet. Vingt-huit corps ont été retrouvés. Certains étaient encore attachés à leur siège. La disparition tragique de 52 enfants et adolescents russes en route vers Barcelone, à bord du Tupolev 154 qui a percuté un Boeing 757 cargo DHL à plus de 11 000 mètres d'altitude, suscite une intense émotion en Russie, mais aussi en Allemagne.

Le président russe, Vladimir Poutine, et le chancelier allemand, Gerhard Schröder, ont adressé leurs condoléances aux familles. Une messe a été célébrée mardi dans la ville d'Überlingen, sur la rive nord-ouest du lac, près de laquelle se sont écrasés les débris des deux appareils disloqués. Les parents des victimes et des enquêteurs russes étaient attendus sur les lieux de la catastrophe. Les recherches devaient se poursuivre mercredi pour retrouver les corps et localiser les morceaux des deux avions, éparpillés sur une zone d'une trentaine de kilomètres. C'est la première fois qu'une telle collision se produit dans cette région frontalière, l'un des espaces aériens les plus fréquentés d'Europe.

SYSTÈME ANTICOLLISION

Le rôle et l'organisation du contrôle aérien, très fragmenté sur le continent, fait l'objet de nombreuses interrogations. « Mon hypothèse est qu'il s'agit d'une erreur des aiguilleurs du ciel, qui ont envoyé l'un contre l'autre les deux avions », a déclaré Nikolai Odegov, directeur général de Bashkirian Airlines, la compagnie régionale russe propriétaire du Tupolev : « L'équipage a rempli intégralement tous les ordres des aiguilleurs du ciel suisses. » La société en charge du contrôle aérien en Suisse, Skyguide, a dû reconnaître que les consignes de déroutage avaient été envoyées au Tupolev cinquante

secondes avant le choc. Ce délai est jugé très court par de nombreux experts, d'autant plus que le pilote russe semble n'avoir répondu qu'à la deuxième injonction.

Les contrôleurs aériens suisses avaient pris le relais de leurs homologues allemands quatre minutes avant leurs premiers messages d'alerte au Tupolev. Coïncidence malheureuse, le deuxième contrôleur en faction ce soir-là à Zurich aurait été absent de son poste : il avait pris une pause, considérant que le trafic était faible à cette heure de la nuit, pour laisser son collègue seul devant les écrans de contrôle. Le pilote du Boeing,



« Mon hypothèse est qu'il s'agit d'une erreur des aiguilleurs du ciel »

NIKOLAÏ ODEGOV

équipé d'un système automatique d'alarme anticollision, aurait de son côté tenté en extrême de modifier sa trajectoire. Mais il n'a pu éviter le choc, car les deux avions ont amorcé en même temps un mouvement de plongée destiné à les mettre à l'abri. La manœuvre du Boeing 757 serait survenue au moment où le Tupolev réagissait aux instructions venues du sol.

La compagnie Bashkirian Airlines rejette fermement les accusations d'abord portées contre son pilote. Celui-ci avait été soupçonné quelques heures après le drame d'avoir ignoré les ordres lancés depuis le sol par les contrôleurs aériens afin qu'il modifie sa trajectoire. Parti de Moscou, le Tupolev 154 avait été affrété afin d'emmener en vacances des enfants issus des cercles dirigeants de la République du Bachkortostan. L'appareil avait été mis en service en 1995, et venait de faire l'objet d'une inspection. Deux boîtes noires, sur les quatre recherchées, ont été retrouvées ; l'une appartient à l'appareil russe.

Philippe Ricard

Le Royaume-Uni veut construire deux porte-avions

Une coopération avec la France pourrait être envisagée

LE GOUVERNEMENT britannique a mis en compétition deux groupes industriels – le britannique BAE Systems et le français Thales – pour lui faire des offres, suite à sa décision de construire, au profit de la Royal Navy, deux porte-avions de 50 000 à 55 000 tonnes chacun. Ce programme naval est globalement évalué, y compris l'achat d'une cinquantaine d'avions embarqués par chaque bâtiment, à 13 milliards de livres (soit 20 milliards d'euros). Le choix final, entre les deux groupes rivaux, interviendra en février 2003. Le chantier commencera en 2004, pour une mise en service du premier en 2012 et du second en 2015.

A l'origine du projet, la Royal Navy a exprimé le besoin de remplacer ses trois porte-avions actuels, de la classe *L'Invincible*, d'un tonnage inférieur (20 500 tonnes) et déclarés opérationnels entre 1980 et 1985. L'armement des deux nouveaux bâtiments reposera, pour l'essentiel, sur leur capacité à mettre en œuvre – outre des avions et des hélicoptères de surveillance – une quarantaine d'avions de combat F-35 (l'ex-Joint Strike Fighter) conçus en coopération avec les États-Unis.

BAE Systems a mis en garde le gouvernement de Tony Blair contre une préférence qui serait donnée à Thales, en faisant valoir que, suite à une décision « dommageable à terme » pour l'industrie de défense et les chantiers navals britanniques, 8 000 emplois sont en jeu outre-Manche. Thales, qui a déjà dépêché 200 experts à Bristol, avance la perspective d'un partage des tâches de fabrication avec plusieurs sociétés britanniques, tels des chantiers navals à Plymouth et à Portsmouth, et jusqu'à une filiale spécialisée de BAE Systems.

Le projet a germé d'une coopération entre la Grande-Bretagne et la

France, qui envisage de donner un frère jumeau au *Charles-de-Gaulle*. Les deux pays pourraient rapprocher leurs besoins et leur programme naval dans un partenariat (*joint-venture*) qui associerait BAE Systems, Thales et la direction des constructions navales (DCN). Certains ont même ambitionné de construire, entre ces deux pays, un porte-avions qui porterait les couleurs de l'Union européenne. Une telle éventualité se heurte à de nombreux obstacles industriels et militaires, voire opérationnels.

Tout devrait dépendre du choix – non encore divulgué – par les Britanniques de leur aviation embarquée. Le F-35 existe, pour leurs besoins, en deux versions : un modèle VTOL (à décollage et atterrissage verticaux), qui permet de construire un porte-avions sans catapultes sur le pont d'envol, et un modèle STOL (à décollage et atterrissage courts), qui pourrait requérir des catapultes comme il en existe sur le *Charles-de-Gaulle*. D'autant que les opérations en Afghanistan ont montré aux Britanniques tout l'intérêt militaire qu'il y a à embarquer, aussi, des avions-radars, comme le Hawkeye, nécessitant des catapultes.

Si le Royaume-Uni faisait le choix d'un porte-avions à catapultes, il existerait, dès lors, beaucoup de similitudes avec les besoins de la marine française, en vue d'une coopération entre les deux pays. Pour le moment, le gouvernement britannique n'a rien laissé paraître de ses intentions finales. Chris Geoghegan, le responsable des opérations de BAE Systems, aurait laissé entendre à ses interlocuteurs qu'il ne saurait y avoir qu'un seul contractant majeur auquel le programme de la Royal Navy serait confié.

Jacques Isnard

Un accord gouvernemental avec les populistes de la Liste Pim Fortuyn se profile aux Pays-Bas

Le programme durcit les politiques d'asile, d'immigration et d'aide sociale

BRUXELLES

de notre bureau européen

Les négociations en vue de la formation d'un gouvernement aux Pays-Bas devraient franchir une étape importante, jeudi 4 juillet, à La Haye. Les trois partis qui tentent de mettre sur pied l'équipe ministérielle qui succédera à la « coalition violette » de Wim Kok soumettront à leurs groupes parlementaires un projet d'accord négocié pendant des semaines. S'ils franchissent ce cap, les chrétiens-démocrates du CDA, les libéraux du VVD et les populistes de la Liste Pim Fortuyn (LPF) devront encore négocier l'attribution des ministères. C'est très probablement le leader du CDA, Jan Peter Balkenende, qui sera chargé par la reine de diriger le nouveau gouvernement.

S'il est, comme prévu, constitué pour le 15 juillet, la nouvelle coalition ministérielle aura été formée en soixante jours environ : un délai normal aux Pays-Bas, où il fallut jusqu'à 111 jours à M. Kok pour former son premier gouvernement, avec des travaillistes, des libéraux et des réformateurs.

Les grandes lignes du programme de vingt pages qui sera présenté

aux députés sont connues. Elles résument un projet englobant les priorités des trois courants politiques. La droite populiste a très vite gagné ses partenaires à l'idée de durcir les conditions de l'asile et de l'immigration. Selon les textes en discussion, le regroupement familial, notamment, devrait être rendu plus difficile et limité aux résidents étrangers qui gagnent au moins 130 % du revenu minimum, soit quelque 1 600 euros par mois. Un tiers des Néerlandais ont des revenus inférieurs à ce montant.

L'accord prévoit aussi qu'un étranger ne pourra pas obtenir le regroupement familial s'il n'a pas au moins 21 ans (18 ans à l'heure actuelle) et s'il n'avance pas une somme de 6 600 euros (dont la moitié sera récupérable) pour les procédures destinées à faciliter l'intégration de l'arrivant. Enfin, le regroupement devrait être limité aux enfants de moins de 16 ans.

La Liste Pim Fortuyn a renoncé, par ailleurs, au plan de « pardon » pour toutes les personnes en séjour illégal, une mesure évoquée au lendemain des élections. L'octroi du droit d'asile aux réfugiés sera, lui aussi, rendu plus compliqué.

L'une des autres priorités du gouvernement devrait être la réforme du système « WAO » qui prend en charge actuellement 900 000 Néerlandais déclarés inaptes au travail. La nouvelle équipe compte forcer une partie d'entre eux à retrouver un emploi, renvoyant une autre partie vers des systèmes moins avantageux d'aide sociale. Plus générale-

pour l'adhésion à un système d'assurance privée.

En revanche, les Néerlandais devront attendre pour payer moins d'impôts : les seuls « cadeaux » envisagés par le futur gouvernement consistent en une baisse du prix des carburants et de certaines taxes. Dans le domaine de la politique étrangère, les Pays-Bas se montreront sans doute plus durs, notamment en ce qui concerne l'élargissement de l'Union européenne, que la coalition en gestation juge trop coûteuse.

S'il franchit, comme c'est probable, le cap du Parlement, M. Balkenende devra gérer d'autres difficultés, dont celles que pourrait lui créer la LPF. Ce mouvement est déchiré par une guerre qui oppose certains de ses dirigeants « historiques », proches de feu Pim Fortuyn, assassiné avant le scrutin du 15 mai, et le groupe des députés, qui menace de faire sécession.

De nombreux observateurs néerlandais pensent que la LPF aura les plus grandes difficultés à tenir son rôle de parti de gouvernement et qu'elle pourrait très vite mettre en péril la cohésion de la coalition.

Jean-Pierre Stroobants



Le monde est rempli de gens sympathiques.

Les miracles existent dans la vie.

Rien n'est compliqué.

La chance n'arrive jamais par hasard.

Il est permis de tout connaître.

Qui ne se ressemble pas s'assemble.

Tous mes souhaits se réalisent un jour ou l'autre.

On mérite tous d'être connu.

On n'a pas besoin de tout posséder pour tout avoir.

positive generation



Le gouvernement décide de nouvelles nominations dans la haute fonction publique

Les directeurs de la surveillance du territoire (DST) et de la police judiciaire (PJ) sont remplacés ainsi que plusieurs préfets de région et recteurs d'académie

UNE DEUXIÈME VAGUE de nomination dans la haute fonction publique a été décidée, mercredi 3 juillet, au conseil des ministres. La désignation de trois recteurs d'académie au ministère de l'éducation nationale s'ajoute à celle des préfets et hiérarques policiers, commencée la semaine dernière. Le départ du préfet Jean-Jacques Pascal, placé hors cadre, et qui était depuis 1997 à la tête de la Direction de la surveillance du territoire (DST), le service de contre-espionnage, est confirmé de même que celui du directeur central de la police judiciaire, Patrick Riou, qui rejoint l'Inspection générale de la police nationale (*Le Monde* du 26 juin).

Agé de 48 ans, le préfet de la Mayenne, Pierre de Bousquet de Florian, succède à M. Pascal. S'il n'est pas connu comme un spécialiste du renseignement, cet énarque fut le conseiller technique de Jacques Chirac à l'Elysée chargé de la décentralisation et des territoires d'outre-mer entre mai 1995 et avril 1999. Il avait auparavant occupé le poste de chef de cabinet d'Albin Chalandon au ministère de la justice entre 1986 et 1988, avant de

rejoindre le groupe Elf-Aquitaine jusqu'en 1991.

La fonction sensible de patron de la police judiciaire, qui supervise la plupart des enquêtes criminelles et financières en France, revient à Gérard Girel. Agé de 57 ans, il dirigeait jusqu'alors la police judiciaire parisienne, à la tête de laquelle il avait déjà succédé à M. Riou en octobre 1999. Réputé pour son fort caractère, M. Girel avait failli être évincé de son poste à la suite du suicide du tireur de Nanterre, Richard Durn, dans les locaux de la brigade criminelle, le 28 mars, avant que les enquêtes administratives ne mettent les policiers hors de cause (*Le Monde* du 9 avril). En 1996, alors qu'il dirigeait les affaires économiques et financières de la PJ parisienne, il avait été mêlé au calamiteux épisode de la perquisition au domicile du maire de Paris, Jean Tiberi. Il avait intimé l'ordre à ses commissaires de ne pas assister le juge d'instruction dans l'opération, Eric Halphen. Il avait cependant été mis hors de cause, car il ne faisait qu'obéir à Olivier Foll, alors son supérieur hiérarchique.

Martine Monteil le remplace à la

tête de la police judiciaire parisienne. Elle devient, à 52 ans, la première femme à occuper cette fonction.

Pierre Mongin, préfet du Vaucluse, devient, lui, préfet de la région Auvergne. Il succède à l'ancien directeur général de la police nationale, Didier Cultiaux, qui devient préfet de Basse-Normandie, à la place de Francis Idrac, nommé à la région Languedoc-Roussillon. Le préfet du Languedoc-Roussillon, Daniel Constantin, part en Nouvelle-Calédonie, où il succède à Thierry Lataste comme haut-commissaire de la République.

ANCIEN CANDIDAT UDF

Pierre-Etienne Bisch, préfet de l'Ain, succède dans le Var à Daniel Canepa, directeur-adjoint du cabinet de Nicolas Sarkozy. Le secrétaire général de la préfecture de Seine-et-Marne, François-Xavier Cécaldi, devient préfet de la Corrèze, département d'attache du président de la République.

Au ministère de l'éducation nationale, plusieurs rectorats changent de titulaires. À Bordeaux, où le poste était vacant depuis la nomination d'Alain Boissinot comme directeur du cabinet de Luc

Ferry, Patrick Gérard est nommé recteur. Agrégé et docteur en droit, M. Gérard a successivement été conseiller de François Bayrou au ministère de l'éducation de 1993 à 1994, recteur de l'académie d'Orléans-Tours de 1994 à 1996 puis directeur du Centre national des œuvres universitaires et scolaires (Cnous) de 1996 à 1999. M. Gérard avait été élu maire de Vincennes (Val-de-Marne) en juin 1996, et avait démissionné de son poste de recteur. Il a annoncé, la semaine dernière, jeudi 27 juin, qu'il démissionnait de son mandat municipal, expliquant à ses administrés qu'il « était appelé à de nouvelles responsabilités professionnelles ». M. Gérard avait été candidat UDF lors des élections législatives de juin dernier, et éliminé au premier tour.

En ce qui concerne les autres mouvements, l'actuel recteur de Lyon, Bernard Dubreuil, est nommé recteur de l'académie de Nantes, à la place d'Annie Cheminat. Le recteur d'Amiens, Alain Morvan, remplace M. Dubreuil à Lyon. Le poste d'Amiens reste vacant.

Luc Bronner et Pascal Ceaux

Nicolas Sarkozy avance à la fin du mois de juillet son déplacement en Corse

Corsica Nazione « prêt » à rencontrer le ministre

TOUT bien réfléchi, Nicolas Sarkozy se rendra en Corse deux jours, à la fin du mois de juillet, et non au mois de septembre, comme il l'avait initialement prévu (*Le Monde* du 18 juin). Le ministre de l'intérieur s'envolera pour Bastia et Ajaccio une fois achevée la discussion générale sur le projet de loi d'orientation et de programmation sur la sécurité intérieure, le 16 juillet. Et, surtout, avant les « journées internationales » des nationalistes, qui se tiendront les 3 et 4 août à Corte.

M. Sarkozy écoute et consulte. Après le président du conseil exécutif de Corse, Jean Baggioni (RPR), et celui de l'Assemblée de Corse, José Rossi (DL), il achève cette semaine la consultation des quatre députés de Corse. Contrairement à Emile Zuccarelli (PRG), à Bastia, les trois nouveaux élus sont favorables à une ouverture institutionnelle : l'ami du ministre, Camille de Rocca-Serra (RPR), qu'il a marié à la mairie de Neuilly, Simon Renucci (div. gauche) et Paul Giacobbi (PRG). Ses services l'ont averti : il ne serait pas bon de laisser pourrir la situation sans donner quelques signes de bonne volonté aux nationalistes. Pas la peine de subir une

mini-nuit bleue, alors que ses dirigeants se montrent accommodants.

La création, le 6 juillet, d'une « Assemblée nationale provisoire » - vieille revendication nationaliste - à l'initiative d'Indipendenza, des Verts corses, de Fronte corsu et de l'ANC a momentanément apaisé les militants. Dimanche 30 juin, à l'issue de l'assemblée générale annuelle d'Indipendenza, à laquelle assistaient les deux négociateurs du « processus de Matignon », Jean-Guy Talamoni et Paul Quastana, ainsi que l'ex-secrétaire national d'A Cuncolta, Charles Pieri, comme « simple militant », François Sargentini, porte-parole d'Indipendenza, s'est montré conciliant. « La question corse est éminemment politique. Il faudra la régler par le dialogue et la négociation. Nous y demeurons favorables et attendons de voir, lors de la prochaine venue de M. Sarkozy, les propositions du gouvernement français. » M. Sargentini a précisé que les élus de Corsica Nazione sont « prêts » à rencontrer le ministre. Cela tombe bien, M. Sarkozy n'y est pas hostile. A condition que ce soit en Corse.

Ariane Chemin

La justice refuse à l'Unedic le pouvoir de suspendre les allocations-chômage

AUX DÉBOIRES financiers du plan d'aide au retour à l'emploi (PARE) a succédé, mardi 9 juillet, un petit revers judiciaire. Saisi par dix chômeurs associés aux collectifs AC 1, Apeis, MNCP et par la CGT, une action soutenue par FO, le tribunal de grande instance (TGI) de Paris a en effet jugé illicites deux dispositions de la nouvelle convention d'assurance-chômage, signée le 19 juillet 2000 par le patronat, la CFDT, la CFTC et la CGC. Ces derniers sont condamnés à verser 3 000 euros aux associations de chômeurs et 3 000 euros à la CGT. Sur le fond, le PARE, qui instaure un suivi personnalisé pour tous les demandeurs d'emploi indemnisés, a cependant bien été validé par le tribunal.

Dans son jugement, le TGI refuse aux Assedic le pouvoir de suspendre le versement des allocations lorsque le bénéficiaire ne répond pas à une convocation d'entretien ou ne renvoie pas les pièces justificatives. « Une telle stipulation (...) ne peut qu'être considérée comme une sanction, et non comme une simple mesure de gestion », ainsi que l'avaient présenté les signataires, ont estimé les juges, pour qui ce pouvoir appartient au seul préfet. « Il s'agit d'une compétence exclusive dont les partenaires sociaux ne sauraient disposer de leur propre initiative », souligne le tribunal. Ce dernier a également estimé que la commission paritaire nationale, mise en place par la nouvelle convention

Unedic, outrepassait ses compétences. Ainsi, les modalités de l'aide dégressive accordée à l'employeur, les conditions d'indemnisation des salariés qui ont démissionné ou bien encore le mode de calcul des allocations des saisonniers ont un « caractère incontestablement normatif » ; ces dispositions relèvent de la négociation collective soumise à l'agrément des pouvoirs publics, et sont donc annulées.

Le TGI de Paris, qui va plus loin sur ce sujet que l'avis rendu en juillet 2001 par le Conseil d'Etat, a donc pris soin, en se référant en permanence au code du travail, d'encadrer les prérogatives des partenaires sociaux. « C'est un petit bout de victoire », s'est félicitée Malika Zediri, de l'Apeis. « La décision du TGI ne vise pas le cœur de la convention d'assurance-chômage. Elle conforte le PARE », a riposté la CFDT dans un communiqué. Le Medef a également fait part, sur ce point, de sa « satisfaction ». Mercredi, les « anti-Pare » ont prévu de manifester devant le siège de l'Unedic, où se tiendra un conseil d'administration, pour protester contre les mesures d'économie, notamment la hausse des cotisations, décidées par l'organisme paritaire. Le MNCP a pour sa part décidé d'ériger un mur de « l'indifférence » devant le siège de la CFDT, syndicat qui assure la présidence de l'Unedic.

Isabelle Mandraud

Questure de Paris : M. Delanoë saisit la justice

LE MAIRE (PS) de Paris, Bertrand Delanoë, a transmis au parquet de Paris, mercredi 3 juillet, le rapport de l'inspection générale de la Ville sur les dépenses de la questure entre 1987 et 2000. Le 25 mars, un rapport provisoire avait été adressé à Jacques Chirac, maire de Paris jusqu'en 1995. Outre l'absence de tout contrôle sur le budget de la questure (18,6 millions d'euros en 2000), ce rapport faisait état d'achats personnels du couple Chirac sur ces fonds normalement réservés au fonctionnement du conseil de Paris. M. Chirac n'y a pas répondu. Dans la lettre qu'il a adressée au procureur de Paris, M. Delanoë souligne qu'il souhaite être « informé, dans un délai raisonnable, des suites » réservées à cette transmission pour pouvoir, si une information judiciaire était ouverte, se constituer partie civile au nom de la Ville.

Une élection cantonale partielle

ARDÈCHE : Saint-Agrève (premier tour) I., 3 512 ; V., 2 224 ; A., 36,7 % ; E., 2 150. Ball. : Maurice Weiss, div. gauche, 787 voix (36,6 %) ; Henry Jouve, UMP, 643 voix (29,9 %). *Elim.* : Eliane Wauquiez-Motte, sans étiquette, 308 voix (14,32 %) ; Jérôme Desbos, sans étiquette, 254 voix (11,81 %) ; Jean-Pierre Astier, PCF, 158 voix (7,34 %).

[Il s'agissait de pourvoir au remplacement de Jacques Dondoux, figure politique ardéchoise, décédé le 21 mai. Le deuxième tour de l'élection se jouera dimanche 7 juillet entre Maurice Weiss (div. g.), fidèle de Jacques Dondoux, et Henry Jouve (UMP), agriculteur.]

DÉPÊCHE

■ **UMP : le premier congrès de l'Union pour la majorité présidentielle (UMP)** aura lieu le 20 octobre, indique son secrétaire général, Philippe Douste-Blazy, dans *Le Figaro* du mercredi 3 juillet.

BNP PARIBAS PRÉSENTE



LE PLACEMENT MUTANT

MI LIQUIDE - MI BOURSIER

l'exclusivité de BNP Paribas. K2 est le premier placement à vous assurer un rendement minimum, tout en permettant une espérance de gain élevée en seulement 18 mois.

Ce placement mutant à la composition mi-liquide mi-boursière garantit totalement votre capital investi à l'échéance :

tandis que le même du capital investi reste disponible à tout moment et bénéficie d'une rémunération continue à la souscription, le rendement de l'autre moitié peut atteindre 18,5% avec un minimum de 3,5%.

Au terme de seulement 18 mois, vous récupérez votre capital investi majoré des intérêts et plus-values.

Pour plus d'informations sur cette offre valable du 29 juin au 25 juillet 2002, rendez-vous dans les agences BNP Paribas et consultez la notice d'information accessible sur le site www.bnpparibas.com

PERFORMANCE - DISPONIBILITÉ - CAPITAL GARANTI À L'ÉCHÉANCE

www.bnpparibas.com

La banque d'un monde qui change **BNP PARIBAS**

Les écoutes judiciaires de journalistes se poursuivent toujours dans les enquêtes corses

Une conversation entre Patrick Devedjian et un journaliste de « L'Est républicain », quelques jours avant le premier tour de l'élection présidentielle, a été enregistrée par les policiers antiterroristes

LES ÉCOUTES judiciaires dans les enquêtes corses se poursuivent : les conversations d'un journaliste de L'Est républicain sont en tout cas toujours surveillées et retranscrites sur procès-verbaux...

La demande a lieu dans le cadre de l'enquête sur Yvan Colonna, assassin présumé du préfet de Corse, Claude Erignac, en fuite depuis le 6 février 1998. Le 19 avril, deux jours avant le premier tour de l'élection présidentielle, M. Sammari appelle ainsi le porte-parole du RPR, Patrick Devedjian...

premier ministre avait mis ce plan à mal. « Des conneries », s'insurge M. Sammari. Interrogé par Le Monde, le juge Le Vert dénonce « l'infraction grave » que constitue la divulgation de ces PV...

M. Dintilhac, qui nous a répondu qu'en vertu du secret de l'instruction il ne pouvait ni infirmer ni confirmer, ainsi qu'à M. Bruguière, qui n'a jamais répondu. Je me suis beaucoup amusé sur mon portable. Pour les choses importantes, je vous rassure, j'en utilise un autre, qui n'est pas à moi...

Le parquet demande confirmation de la condamnation pour « abus sexuels » des policiers d'Albi

Ils avaient été remis en liberté rapidement

TOULOUSE de notre correspondant Laetitia n'avait pas encore 20 ans. À Albi (Tarn) elle était jugée par les policiers comme une fille facile. « J'en ai profité », a avoué un brigadier du commissariat de la ville au juge d'instruction. Comme trois autres de ses collègues gardiens de la paix, le policier comparait mardi 2 juillet devant la cour d'appel de Toulouse pour « abus sexuels avec contrainte » et « abus d'autorité »...

Puis ils l'ont invitée à visiter le commissariat, un matin de Noël. « Ce serait tout à leur honneur s'il n'y avait pas ces sous-entendus sexuels », relève l'avocat d'une association féministe locale, qui assiste la jeune femme et s'est portée partie civile. Attouchements, fellation, sodomie : Laetitia n'a jamais osé se refuser aux policiers. « Elle déclare elle-même qu'il n'y a jamais eu de violence physique ni morale », reconnaît son avocat, M. Jean Colomes, bâtonnier du barreau d'Albi...

Le gardien de la paix Stéphane Andolina explique par la panique le meurtre de Riad Hamlaoui

Le gardien de la paix a reconnu qu'il n'était pas formé pour ces interventions



DOUAI (Nord) de notre envoyé spécial

Ce devait être une banale intervention policière dans un quartier difficile de Lille, pour un flagrant délit de tentative de vol de véhicule. Elle s'est terminée en drame avec la mort par balle de Riad Hamlaoui, 25 ans, que tous les témoignages présentent comme un jeune homme rangé, calme et inconnu des services de police.



La mère, le père et la sœur de Riad Hamlaoui, le 1er juillet, lors de l'ouverture du procès du policier Stéphane Andolina à la cour d'assises du Nord, à Douai.

phane Andolina a éteint ses feux de croisement, son coéquipier est sorti de la R21 l'arme au poing, en position de « préposte haute », le canon tourné vers le ciel et la main porteuse de l'arme soutenue par l'autre. Les deux policiers ne se sont pas parlés. « Je me suis senti obligé d'intervenir avec lui », indique l'accusé. J'ai sorti moi aussi mon arme en position de préposte et je me suis dirigé vers la portière droite de la Corsa...

« Aviez-vous vu ses mains ? - Non. Aviez-vous un œil sur ce qui se passait de l'autre côté du véhicule ? - Non, j'étais concentré sur mon action. Je me suis senti très seul, en une fraction de seconde je me suis senti abandonné. » C'était la première intervention de ce type pour Stéphane Andolina, une intervention pour laquelle il n'avait jamais été réellement formé. « C'est la première fois que je sortais mon arme de son étui », ajoute-t-il. Devant la cour d'assises, Sylvain, le coéquipier du jeune gardien de la paix, reconnaît une part de responsabilité. « J'aurais peut-être dû attendre des renforts, j'ai peut-être manqué à mes devoirs de chef de bord, peut-être que Stéphane n'a pas osé me dire que je lui en demandais beaucoup. » Depuis, Sylvain a quitté la police. « J'aurais choisi ce métier par vocation, mais je me suis aperçu que c'était difficile. On a toujours une épée de Damoclès sur la tête, on est soumis à des horaires très pénibles pour des salaires pas très intéressants. Depuis cette affaire, je ne me sens plus apte psychologiquement à faire ce travail. Dans une situation extrême, je ne sais pas si je saurais utiliser mon arme convenablement et si je serais en mesure de protéger mon collègue. Il valait mieux arrêter. » Pour les deux enquêteurs de l'Inspection générale de la police nationale (IGPN) entendus à l'audience, le coéquipier de Stéphane Andolina a visiblement commis une faute. « L'intervention a été mal montée et le chef de bord n'a pas su gérer cette affaire, soutient Jean-Claude Reveau. La BAC devait arriver, il s'agissait d'un quartier sensible, ils auraient dû attendre les renforts. Le rôle des maîtres-chiens c'est d'assister les autres unités, car contrairement à d'autres policiers, ils n'ont pas les gestes techniques d'intervention. »

« J'AI EU PEUR COMME JAMAIS » Puis tout a été très vite. « Il a eu un geste rapide, je l'ai vu lever le coude, j'ai eu l'impression que ça allait mal se terminer, j'étais sûr qu'il allait sortir une arme. » « Et cela a suffi pour que le drame arrive », constate le président de la cour, Michel Gasteau. « J'ai eu peur comme je n'ai jamais eu peur dans ma vie, l'impression que j'allais mourir, raconte en sanglots Stéphane Andolina. C'était une épreuve incroyable, j'avais la peur au ventre, je n'avais plus de réflexion, alors j'ai agi, j'ai eu un geste réflexe, c'est la peur qui m'a conduit à faire cet acte. » Paniqué, le policier tire une balle qui se loge dans la nuque de Riad Hamlaoui, qui meurt sur le coup. Le président : « Aviez-vous vu une arme ? » L'accusé : « Non. »

Ariane Chemin

Stéphane Thépot

Advertisement for 'Le Monde DOSSIERS & DOCUMENTS' magazine, featuring articles on international conflicts, the US presence in Afghanistan, and the Palestinian situation. Includes a table of contents and a price of 16 pages - 2 €.

Acacio Pereira

Conquis, les Rennais ont adopté leur métro

« Vous aurez du mal à trouver des mécontents. » Trois mois après son lancement, le VAL est plébiscité à Rennes, malgré le manque de parkings-relais. Les chiffres de fréquentation dépassent toutes les prévisions. Mais le débat sur la construction d'une deuxième ligne rebondit déjà

RENNES

de notre envoyée spéciale

Depuis le lancement du métro, en mars, Rennes a changé. Les palissades de chantier ont disparu. Les places desservies par des stations, longtemps inaccessibles, attirent à nouveau les promeneurs. Les terrasses des cafés ont pris leurs aises place Sainte-Anne, l'un des carrefours du centre historique, étouffé pendant des années par les travaux. Pour les Rennais, « le métro a embelli la ville ».

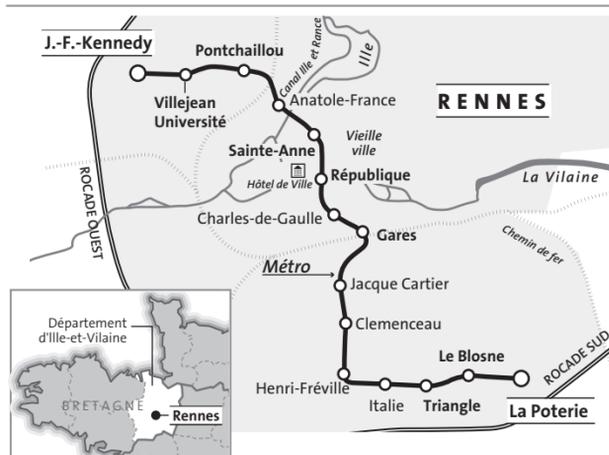
Les profondeurs de Rennes sont métamorphosées. La ligne de 9 kilomètres (dont 7,5 en souterrain) relie le nord-ouest au sud-est en seize minutes, de 5 h 30 à minuit. Le VAL (véhicule automatique léger), avec 15 stations, dessert des points névralgiques : les deux grandes cités HLM (Villejean et le Blossne), une université (Rennes-II), l'hôpital, la gare, et tout le sud auparavant enclavé.

Les Rennais ont aussi changé d'état d'esprit. Depuis son lancement en 1989, le VAL a été l'occasion de violents affrontements entre Edmond Hervé, maire (PS) de Rennes et président de la communauté d'agglomération Rennes Métropole, chargée des transports, et ses opposants. Les Rennais eux-mêmes étaient exaspérés par un projet qualifié de grandiose et coûteux. Aujourd'hui, les effondrements de la chaussée causés par le tunnelier Perceval sont oubliés. Rennes est la plus petite ville de France équipée d'un métro. Rares sont ceux qui s'en plaignent.

« Vous aurez du mal à trouver des mécontents », prévient Anthony, étudiant à Villejean. Même les sceptiques ont adopté le VAL. Les Rennais, en particulier les jeunes (50 % des utilisateurs de transports en commun), ont troqué sans hésiter les bus pousifs et surpeuplés contre le nouveau métro, décrit comme « sûr, propre, confortable, peu onéreux et très rapide ».

Les chiffres de fréquentation dépassent les prévisions. « Même si l'on ne compte pas l'effet de lancement, nous sommes aujourd'hui entre 75 000 et 85 000 voyages par jour. C'est ce que nous espérons atteindre en un an », explique Daniel Delaveau, vice-président de Rennes Métropole, chargé des

16 MINUTES POUR TRAVERSER LA VILLE



transports. La métropole envisage d'acquiescer entre 4 et 10 nouvelles lignes (pour 2,3 millions d'euros chacune). Selon M. Delaveau, 30 % de voyageurs supplémentaires empruntent le réseau de transports, la fréquentation des lignes de bus desservant les communes périphériques a augmenté de 10 à 15 %. 30 000 personnes auraient abandonné la voiture pour les transports en commun, bien que la circulation en centre-ville soit facilitée par la fin des travaux.

Au lieu de se donner rendez-vous devant la mairie, toute une noce s'est récemment garée au parc-relais de la Poterie, en périphérie de la ville, et a terminé son trajet en VAL. Les commerces, en particulier les restaurants, découvrent une nouvelle clientèle. Les commerçants, anciens opposants irréductibles, sont satisfaits à 80 % du VAL, même s'ils redoutent la fuite d'une partie de la clientèle, qui rentre déjeuner chez elle, selon Elizabeth Dariel, chargée de mission au Carré rennais, la principale association de commerçants.

Le directeur du Triangle, lieu de diffusion culturelle desservi par le métro, voit arriver les visiteurs « par groupe de trente ou quarante. Les gens ne quittent plus la salle comme avant au milieu des conférences pour aller prendre leur bus », raconte Christian Druart. Hormis ce lieu, c'est surtout le centre qui bénéficie de la facilité de déplace-

ments. « Il devrait y avoir une réflexion sur la création de lieux d'animation à l'extérieur du centre-ville. Pour que le métro fonctionne dans les deux sens », remarque Joël Le Floch, responsable de la maison de quartier de Villejean. Même réflexion à l'Association des résidents de Villejean (ARV). « Il n'y a

eu aucune connexion entre le VAL et la réhabilitation du quartier », reproche Jean-Claude Robert, son président.

Passés les compliments, le mécontentement revient en effet au galop. Les parcs-relais, ces parkings indispensables aux habitants des communes périphériques (et au-delà) pour profiter du VAL, ne sont pas prêts. Les responsables ont pris conscience trop tard de leur nécessité. Le seul parking terminé, la Poterie, est régulièrement saturé. Les autres devraient entrer en service fin 2003 à Villejean, début 2004 à Kennedy, fin 2004 à Fréville (un parking à Clemenceau est étudié). La création de parcs-relais dans l'agglomération est envisagée.

Les automobilistes se garent en désordre dans les quartiers desservis par le métro. Les résidents de Villejean contestent le choix de l'emplacement du futur parc-relais, en plein cœur d'une zone très peuplée. Ils souhaitent un prolongement de la ligne au-delà de la rocade, ce qui coûterait 76,2 millions d'euros, selon la Métropole. Le prolongement du VAL vers Pacé et Chantepie fait tout de

même partie des sujets de réflexion.

Le feuilleton n'est pas fini. Une deuxième ligne, qui ne devrait voir le jour qu'autour de 2010, est dans les cartons (ainsi qu'une troisième sur l'axe est-ouest). Les vieux débats ressurgissent. Le métro a coûté près de 449 millions d'euros (3 milliards de francs), financés en partie par un emprunt de 122 millions d'euros. Selon Pierre Gus-

dor, conseiller municipal (UDF) d'opposition, cette facture a entraîné une augmentation des impôts payés par les ménages dans les communes périphériques. En fait, les taux ont augmenté dans les communes les plus riches et sont restés stables dans les communes les plus pauvres avec la mise en

place de la taxe professionnelle unique (TPU) dans l'agglomération, en 1992.

« On nous a dit que le VAL ne coûterait rien aux habitants, car il a été financé par la TPU d'agglomération, mais c'est de l'argent qui n'a pas servi à autre chose », remarque Didier Chapellon, responsable local des Verts. La métropole espère atteindre l'équilibre financier du fonctionnement en deux ans. La lutte contre la fraude, très élevée (le chiffre n'est pas rendu public), est affichée comme une priorité.

L'opposition ne veut pas entendre parler d'un nouveau VAL. « Pour la deuxième ligne, l'argument de l'étalement des rues avancé contre le tramway ne joue pas », affirme M. Gusdorf. Les Verts approuvent. « Pour 9 kilomètres de VAL, Nantes a fait 30 kilomètres de tram. Les lignes sont deux fois plus longues, comportent deux fois plus d'arrêts et retirent de l'espace aux voitures sur la voirie », continue M. Chapellon.

Les premières études sur les futures lignes de transports en commun sont attendues à la rentrée.

Gaëlle Dupont

A deux pas de la gare, le Nouvel Equipement culturel sort de terre

RENNES

de notre envoyée spéciale

Les Rennais commencent à se familiariser avec les contours de la prochaine réalisation de Rennes Métropole, la communauté d'agglomération. A quelques minutes de la gare, le Nouvel Equipement culturel (NEC) - le nom est provisoire - imaginé par Christian de Portzamparc sort de terre. Au second semestre 2004, il rassemblera en un même lieu une bibliothèque à vocation régionale, où 150 000 ouvrages seront disponibles en accès libre, le Musée de Bretagne, auparavant confiné dans le bâtiment du Musée des beaux-arts, et l'Espace des sciences et techniques.

Comme les transports, la culture est passée sous la compétence de la communauté d'agglomération au 1^{er} janvier 2001. Rennes Métropole gèrera l'équipement, situé en plein cœur de la ville-centre. La place du Champ-de-Mars, qui sert de parking, devrait être réaménagée, avec la création d'une grande esplanade piétonne, un parking souterrain et un multiplexe. L'aménagement devrait être achevé vers 2006.

« VOLONTÉ DE PUISSANCE »

« L'emplacement géographique du NEC n'a pas été discuté. Il y a une prise de conscience du rôle de la ville-centre et de la nécessité de son rayonnement », selon Michel Gautier, maire (PS) de Betton, vice-président de Rennes Métropole chargé de la culture. « Le train et le VAL mettent Betton à neuf minutes du NEC », ajoute-t-il. Un réseau des bibliothèques sera constitué dans l'agglomération. Beaucoup reste à décider : l'harmonisation du prix des emprunts ou le choix de la gratuité,

les horaires d'ouverture, l'éventuelle rotation des personnels, l'organisation du réseau de prêt... Le maire précise que « chaque commune reste maîtresse de la politique culturelle ».

Pierre Gusdorf, conseiller municipal (UDF) d'opposition, voit au contraire dans le choix du lieu de la réalisation « l'expression de la volonté de puissance d'Edmond Hervé, qui regroupe tout dans le centre-ville au lieu de répartir les équipements dans les quartiers ». Les opposants reprochent au président de la communauté d'agglomération de ne penser qu'à surpasser Nantes, sa voisine et rivale, par tous les moyens. Jean Normand, président de la société d'économie mixte chargée des études et de la construction du VAL (Semtcar), voit dans la mise en service de celui-ci l'occasion d'un « changement de statut à l'orée du XXI^e siècle » pour l'agglomération de Rennes, ses 36 communes et ses 380 000 habitants. (Jean Normand, Le VAL de Rennes, Apogée, 2002).

Même si elle suscite les piques d'une opposition qui cherche à avoir prise sur la politique de la Métropole, la construction du NEC (d'un coût de 76 millions d'euros, 500 millions de francs) n'a pas déclenché les tempêtes créées par le VAL. Le prochain chantier de la Métropole est la création du futur hôtel de la communauté d'agglomération. Il sera construit à la station de métro Clemenceau, pour un coût de 44 millions d'euros. Les transferts de compétences à la communauté d'agglomération entraînent une inflation de son administration (567 postes créés), de plus en plus à l'étroit dans ses locaux actuels.

Ga. D.

Dell™ | offres exceptionnelles

Les Deals Dell de l'été

On a toujours une raison de choisir un Dell™.

Raison n°32 : l'ultra-puissance mobile

Bénéficiez d'une performance mobile exceptionnelle sur le Dell™ Inspiron™ 8200 équipé du Processeur Mobile Intel® Pentium® 4-M.

Dell™ Inspiron™ 8200

Processeur Mobile Intel® Pentium® 4 à 1.6 GHz-M avec technologie Intel® SpeedStep® améliorée

- Chipset Intel® 845MP-Bus principal 400 MHz
- 512 Ko de mémoire cache "full speed"
- 256 Mo de mémoire DDR RAM 266 MHz PC2100
- Disque dur 30 Go
- Ecran matrice active 15" SXGA + (1400x1050)
- Contrôleur vidéo NVIDIA® GeForce4 Go AGP 4x avec 32 Mo DDR RAM vidéo
- Lecteur combo graveur CDRW 8x & DVD 8x et lecteur de disquettes intégrés
- Contrôleur audio Crystal CS4205
- 2 enceintes stéréo intégrées
- Modem 56K et chipset réseau 10/100 intégrés
- 2 ports USB, 1 port PS/2, 1 port infrarouge IrDA 1.1, 1 sortie vidéo S-Video, 1 sortie IEEE 1394
- Double système de pointage Touchpad central & Stickpoint
- Microsoft® Windows® XP Edition Familiale
- Microsoft® Works 6.0
- 1 an de garantie aller et retour atelier

1 799 €^{HT} -5% 1 709,05 €^{HT}

2 044,02 €^{TTC} (13 407,92 F^{TTC}) Réf. 170-10728

5% de réduction !!!

sur tous les ordinateurs de bureau Dell™ Dimension™ et les portables Dell™ Inspiron™ jusqu'au 15 juillet 2002

L'association du portable Dell™ Inspiron™ 8200 et du processeur Mobile Intel® Pentium® 4-M vous offre des performances maximales pour un encombrement minimal (format compact et autonomie prolongée).

Les Portables Dell utilisent une version originale de Microsoft® Windows®

www.microsoft.com/piracy/howtotell

100 €^{HT(a)} d'économie

sur www.dell.fr

jusqu'au 10 juillet 2002

ÉCONOMISEZ EN LIGNE

Configurez et achetez directement sur le site : www.dell.fr

* Deals Dell : les offres Dell. Offres valables jusqu'au 31/07/2002, dans la limite des composants et des pièces disponibles. Photos non contractuelles. Frais d'expédition en sus. Les prix, logos et caractéristiques des produits peuvent être modifiés sans avis préalable, du fait de l'évolution technique notamment. Offres soumises aux conditions générales de vente et de services de Dell. (a) Jusqu'au 10/07/02, 100 €HT de réduction soit 119,60 €TTC sur toutes les gammes Dell équipées de Pentium. Voir www.dell.fr pour le détail de ces offres. Dell se réserve le droit de mettre fin à ces offres sans avis préalable. RCS Montpellier n° 351 528 229.

Téléphonez du lundi au vendredi de 8h30 à 19h

0 825 387 377

N° INDIGO : 0.150 € TTC / MN



Ci-dessus, la propriété de M. Raffarin, à Chasseneuil-du-Poitou. Ci-dessous, le premier ministre en compagnie de son épouse, Anne-Marie.

RICLATE/SIPA

BEAU pays que celui de M. Raffarin... Mirural, mi-citadin, ni trop à droite ni trop à gauche, discret sans être effacé, à la fois consensuel et pragmatique. Les villages sont

accueillants, les villes plutôt paisibles, les habitants doués de bon sens. C'est sans doute à eux que pense le premier ministre lorsqu'il évoque sa désormais fameuse « France d'en bas ». Une France des équilibres, politiques et géographiques, à mi-chemin entre Paris et Bordeaux. Une France provinciale et républicaine, campagnarde dans l'âme, même quand elle s'est embourgeoisée. Voilà bientôt cinquante-quatre ans que Jean-Pierre Raffarin y puise ses références, et aussi cette pointe d'accent qu'il aime forcer, blaguant en patois avec les copains de toujours. Ses adversaires eux-mêmes en conviennent : sa réussite, beaucoup plus planifiée qu'il n'y paraît, n'a jamais émoussé sa fibre régionaliste. Aujourd'hui encore, à l'heure de Maignon et des charges nationales, son « triangle d'or » demeure poitevin : Vouzaillies, le bourg de son père ; Chasseneuil, le QG familial ; Poitiers, la ville de son ascension.

D'abord, Vouzaillies. Ce village de 400 habitants est le socle historique des Raffarin. Jean, le père, y avait vu le jour en 1914, avant d'épouser Renée Michaud, originaire des Deux-Sèvres voisines. C'est là, sur cette terre de vignes et de blé, autrefois réputée pour ses noyers, que s'est rodé le « système Raffarin », une mécanique à l'ancienne dont les rouages sont affaire de services rendus, de confiance et de fidélité. Jean Raffarin, décédé le 17 janvier 1996, a longtemps exercé sur cette microrégion une emprise de patriarche. Cet homme de centre gauche, propriétaire et exploitant agricole, avait du charisme, de l'autorité, l'art du clientélisme et des solidarités maçonniques. Même s'il n'y habita pas toute sa vie, Vouzaillies fut le point de départ de ses conquêtes : élu maire en 1947, puis conseiller général (1949) et député (1951), il acquit une puissance considérable dans le monde rural en créant des coopératives laitières et céréalières. Sans oublier une expérience de secrétaire d'Etat à l'Agriculture du gouvernement Mendès France (1954). Jean Raffarin finit malgré tout par être évincé de la mairie de Vouzaillies en 1979, certains administrés lui reprochant d'avoir bradé l'identité du bourg en l'intégrant à une communauté de communes.

A la différence de son frère aîné, Gérard, et de l'une de ses deux sœurs, Jacqueline, Jean-Pierre Raffarin n'a jamais vécu dans ce village ; il a peu fréquenté la ferme de ses grands-parents, une bâtisse sans prétention vendue depuis à la fille du rebouteux local. Le secteur lui reste néanmoins dévoué. Dans ces campagnes assez aisées, où les exploitations ont gagné en taille et en rentabilité, bien des paysans savent ce qu'ils doivent à « Monsieur Jean », donc à son fils. « Jean-Pierre a d'abord dû faire ses preuves par lui-même, ce qui n'a pas été facile, ensuite il a pu bénéficier de ce que papa avait mis en place », confirme Françoise Vilain, l'autre sœur du premier ministre, directrice générale de la chambre de commerce et d'industrie de la Vienne.

En 2002, le maillage initial demeure efficace. Par-delà les clivages partisans, il associe les acteurs des filières agricoles, les milieux mutualistes et syndicalistes, les dynasties locales, les amis des amis, les parents plus ou moins éloignés. Et même si son frère – plus contesté – n'exerce plus aucune fonction à la tête de la coopérative vinicole de Neuville, c'est probablement ici, dans l'ouest de la Vienne, que le chef du gouver-

LE « PAYS » DES Poitiers et ses environs, où son père a exercé une influence de patriarche, constituent le principal lien entre le premier ministre et « la France d'en bas » RAFFARIN



ERIC BAUDET/MPA

nement viendra s'il faut prendre le pouls des campagnes de France. A moins qu'il ne fasse un détour par Le Cheval blanc, un restaurant de Vouillé où s'attablent les hommes d'influence. Habitué des fêtes de village et des inaugurations, toujours à l'écoute des « gens », M. Raffarin s'est efforcé de préserver la confiance des zones rurales. Ces collaborateurs pourraient en témoigner : l'une de ses secrétaires est de Vouzaillies ; et son chauffeur, avec lequel il entretient des liens d'amitié, vient de Marnay, plus au sud.

Le haut Poitou a fait du « fils Raffarin » un instinctif, habile à deviner les obstacles ; un faux lent, redouté pour son intelligence tactique. « Jean-Pierre est profondément terrien, il sent les gens et s'arrange toujours pour avoir un ou deux coups d'avance », résume l'un de ses amis intimes, Dominique Clément, directeur du comité régional du tourisme et maire de Saint-Benoît, près de Poitiers. Ses adversaires s'inclinent également devant son sens du terroir. Ainsi Daniel Lhomond, élu des Verts à la mairie socialiste de Poitiers : « Raffarin aime vraiment cette région, ce n'est pas du bluff. Malgré nos divergences sur certains sujets, comme le nucléaire, j'ai de l'estime pour lui. » Même les autres dynasties de la Vienne sont sous le charme : à La Villegarde-du-Clain, au sud de Poitiers, le premier ministre peut compter sur le soutien de Dominique de La Martinière, ancien directeur général des impôts et ami personnel de Jacques Chirac.

Le principal fief du premier ministre reste cependant Chasseneuil-du-Poitou, à 5 kilomètres au nord de la ville. Cette commune de 4 000 habitants, connue pour accueillir

le site du Futuroscope, se flatte d'avoir vu grandir M. Raffarin et d'entretenir avec lui des liens affectifs. Là aussi, l'histoire est ancienne, et doit beaucoup aux ambitions paternelles. En 1959, alors qu'il est maire de Vouzaillies, « Monsieur Jean » décide en effet de lancer une coopérative laitière à Chasseneuil. Son épouse et ses quatre enfants, qui habitent à l'époque un appartement à Poitiers, emménagent au Logis, une

mère, Renée, demeure sur place. Cette femme de 85 ans, considérée comme le véritable pivot du clan, ne manque jamais une occasion d'évoquer avec son fils l'état du pays. Comme sa fille Françoise, elle a tout fait pour que ce dernier réussisse en politique, après des études de droit et de commerce à Paris. C'est autour d'elle, au Logis, que se réunissent enfants et petits-enfants. Les absents ont la possibilité de se connecter sur Internet : un site familial, accessible aux seuls initiés, permet de s'échanger des photos et de se transmettre les articles de presse consacrés à « Jean-Pierre ».

Chasseneuil, Vouzaillies... Voilà pour les racines rurales. Reste donc Poitiers, « sa » ville. Poitiers la provinciale, discrète, bourgeoise et universitaire (droit, médecine...). Poitiers, 83 000 habitants, capitale socialiste d'une région Poitou-Charentes que le chef du gouvernement, alors président du conseil régional, a dirigée de 1988 à 2002. Il y conserve des attaches fiables, donc une base de repli en cas d'échec. Ici, tout le monde se connaît et rares sont les notables du cru qui n'ont pas de souvenirs, même lointains, liés à M. Raffarin. Le président de la puissante fédération des chasseurs de la Vienne (19 000 adhérents), l'avocat Charles Ottavy, n'est-il pas, comme lui, un ancien élève du lycée public Henri IV ?

« Jean-Pierre a d'abord dû faire ses preuves par lui-même, ensuite, il a pu bénéficier de ce que papa avait mis en place » **FRANÇOISE, SŒUR DE M. RAFFARIN**

demeure du XVIII^e siècle contiguë à la coopérative. L'endroit à belle allure et un côté bourgeois qui conforte le maître des lieux dans son nouveau statut de notable. Tout en restant à la tête de son village d'origine, ce dernier va faire du Logis son quartier général et un lieu d'escalade pour ses relations parisiennes. « Mendès France et Edgard Faure sont venus chez nous », se souvient Françoise Vilain. « Giscard a dû venir aussi de temps en temps », ajoute Jean-Pierre Giret, ancien maire de Chasseneuil.

Aujourd'hui encore, alors que la laiterie emploie 200 personnes, le Logis est le centre névralgique de la famille : Jean-Pierre Raffarin y a vécu jusqu'à sa nomination ; son épouse, Anne-Marie, est chargée de la culture à la municipalité de Chasseneuil ; sa

figure Philippe Chartier, futur radiologue. « Avec Jean-Pierre, confie ce dernier, nous sommes pour ainsi dire frères jumeaux. Nous étions en classe ensemble. Mes parents étaient très liés aux siens, ils avaient également acheté une maison à Châtelailon. Chaque été, nous allions là-bas pour des vacances inoubliables... » Les deux jeunes gens font alors la connaissance de celui qui deviendra, bien plus tard, député (DL) de Charente-Maritime et secrétaire d'Etat aux transports du gouvernement... Raffarin : Dominique Bussereau, alias « Bubus ». A l'heure des études supérieures, leur amitié résistera à l'exil parisien des uns et des autres ; au contraire, elle en sortira renforcée.

Le dimanche soir, dans le train qui reconduit vers la capitale des dizaines d'étudiants charentais et poitevins venus passer le week-end au pays, la joyeuse bande prend l'habitude de se retrouver dans le même wagon. Renée Raffarin, réputée pour faire elle-même la « cuisine de cochon », a préparé des victuailles pour Jean-Pierre et Françoise. Chartier et Bussereau sont aussi du voyage. « On rigolait en improvisant des sketches politiques, se souvient le radiologue. Nous imitions de Gaulle, Marchais, Giscard... Jean-Pierre chantait du Johnny Halliday, son idole. Il nous est arrivé de balayer le train ou de prendre le micro du contrôleur... En arrivant à Paris, on allait manger une pizza et boire un coup de rosé rue des Canettes et l'on repartait vers Poitiers le vendredi soir après cinq jours de boulot. »

JEAN-PIERRE RAFFARIN a désormais bien d'autres amis, rencontrés à Paris ou ailleurs, dans le cadre de ses diverses activités, mais sa garde rapprochée reste pictocharentaise. « Jean-Pierre est quelqu'un de fidèle, attaché à certaines valeurs, insiste M. Chartier. Pour avoir vu son père en être victime, il sait qu'en politique tout peut changer très vite. D'où son souci permanent d'être entouré de gens de confiance. »

Plusieurs fois par an, ces « gens de confiance » se réunissent pour de « bons gueuletons » à base de produits du terroir. « Jean-Pierre est un épicurien, qui veut profiter de chaque instant, je crois qu'il aime plus la vie que la politique », assure Dominique Clément, l'un des fidèles. Certains de ces rendez-vous sont incontournables, comme le séjour estival à Châtelailon, l'anniversaire de « Bubus » ou encore celui de Richard Texier, un artiste peintre qui présente la particularité d'être ami à la fois avec M. Raffarin et avec son prédécesseur, Lionel Jospin. Ces réunions, où l'on s'amuse volontiers des petits défauts des copains, s'achèvent parfois par des chansons traditionnelles et des sketches. L'un d'eux met en scène un député de Poitou-Charentes et le directeur d'un cabinet ministériel. Le premier s'exprime en patois, le second est une caricature d'énarque. A l'évidence, ils ne se comprennent pas.

En marge de ses relations politiques et des réseaux constitués autrefois par son père, le premier ministre a donc tissé sa propre toile en Poitou-Charentes. Maintenant qu'il est à Paris, il cherche à la préserver. Vendredi 7 juin, à deux jours des élections législatives, il a fait venir à Maignon certains de ses plus proches parents et quelques amis historiques. Philippe Chartier lui a offert des gants de cuisine pour se saisir en toute sécurité des « dossiers chauds ». Au cours du dîner, M. Raffarin a confié une inquiétude : être coupé des réalités. « Je compte sur vous, leur a-t-il dit, pour ne pas perdre le contact avec le pays. Et si cette expérience ne dure qu'un temps, je sais que j'aurais toujours une place à votre table. »

Philippe Broussard



Vertus et délices de la Dracénie

Loin, très loin de la Côte d'Azur, Draguignan dévoile sans chichis ses attraits méconnus, de la préhistoire à la poésie européenne

DRAGUIGNAN

de notre envoyé spécial

La Côte d'Azur, grouillante et bouillante, aux plages et routes bondées ne se trouve qu'à quelques coups d'accélérateur de la Dracénie mais à Draguignan et dans la campagne alentour, on se sent à des années-lumière de l'agitation azuréenne. Sous les pins, cyprès, thuyas, platanes, oliviers, palmiers et lauriers-roses du « boulevard-oasis » Georges-Clemenceau, non loin de la statue du Tigre – ce Vendéen fut élu dracénois –, la foule, détendue et galéjeuse, déambule, elle ne court pas. Ici on va, on vaque, on prend son temps pour travailler ou festoyer, sans s'énervier. « *Nous ne sommes pas inquiets [stressés] comme les Niçois ou les Parisiens !* » Naturellement, la Dracénie jouit à présent, comme le reste de la France, de toutes les gâteries techniques du XXI^e siècle et elle participe, mais à son rythme, à l'actualité culturelle nationale.

Aux Mille Colonnes, place aux Herbes, hier, Albert Cossery ou Sapho dissertaient, l'un de sa christiano-égyptianité, l'autre de sa judéo-marocanité, épanouies dans l'Hexagone ; avant-hier, tels champions du tango ou du cha-cha-cha jetaient tout le quartier dans la danse ; demain, peut-être, Sempé viendra en voisin égrener quelques mots sur la philosophie de ses dessins. Cet établissement, récemment réhabilité et inscrit au registre officiel des Cafés historiques et patrimoniaux d'Europe, à égalité avec la Brasileira lisboète et le Florian vénitien, date de 1760 et son décor actuel de 1837. La maison dans laquelle il est installé remonte, elle, à 1318, quand la Provence ne s'était pas encore unie à la France.

Les nouveaux tenanciers des Mille Colonnes, Renaud et Marie Cavalier, ont su mettre leur table au diapason du cadre historico-artistique : le tian de courgettes est souple à souhait, les rougetes

trouées sans arêtes, l'huile d'olive servie serait digne de porter sur son étiquette les vers qu'André Chénier, avant d'être guillotiné, en 1794, consacra à « *la Provence odorante* » : « *Au penchant des collines pierreuses/ La grasse olive aux liqueurs savoureuses* ». Seuls les préservatifs aromatisés vanille, en caoutchouc de Malaisie, que l'on vous offre au comptoir, dans un délicat emballage « café branché », sont un peu superfétatoires...

Atmosphère différente à l'entrée de la ville, où un canon pointé vers le ciel domine et le macadam et un panonceau « Draguignan, capitale de l'artillerie ». « *Comme Saumur est celle des blindés* », commente un sous-officier au Musée de l'artillerie. Privée sous le septennat de Valéry Giscard d'Estaing de son rang de préfecture au profit de Toulon, qu'elle détenait jalousement depuis le Directoire, Draguignan a reçu « *en compensation* » l'École d'application de l'artillerie qui a accentué la touche martiale de la cité du Dragon, surtout marquée auparavant par sa piété et sa ruralité, puis par son laïcisme. Une personnalité « ruraine » au large spectre.

L'art de Mars et celui de Polymnie s'y sont aussi rencontrés, ce qui n'arrive pas tous les jours, au 46 et au 31 rue de l'Observance, là où le poète et officier magyar Sandor Kisfaludy (six lignes dans *Le Petit Robert*), notre prisonnier durant les guerres de la Révolution, et sa maîtresse dracénoise de français, M^{me} Caroline d'Esclapon, vécurent une idylle d'autant plus brûlante qu'elle resta, semble-t-il, platonique – d'où, en hongrois, *Le Cycle des amours malheureuses* (1801). A notre époque, le jeune Charles Ficat, dans ses *Stations. Une éducation intellectuelle* (Bartilat, 2002), n'a pas craint, à contre-courant, d'exalter le « *rite initiatique* » du service militaire, dont il fut l'un des derniers appelés, et



qu'il accomplit en pays dracénois – mais sans amourette inaboutie apparemment.

Tout près de l'Observance – ce boulevard de l'histoire locale, qui vit même en 1780 s'échapper provisoirement le populaire bandit des grands chemins Gaspard Bouis, alias Gaspard de Besse –, la ruelle des Chaudronniers, surtout habitée aujourd'hui par des Maghré-

Tels champions du tango ou du cha-cha-cha jetaient tout le quartier dans la danse

bins, ne comporte aucune plaque sur le modeste immeuble portant le n° 9. C'est pourtant là que naquit Joseph-Bernard Gastinel (1811-1899), toujours regardé dans des pays tels que l'Égypte (où il est connu sous le nom titré de « *Gastinel-Pacha* ») ou le Brésil comme un bienfaiteur de l'humanité grâce à ses travaux pharmaceutiques, botaniques, hydrologiques, etc.

La Légion d'honneur à l'honneur

Comptant forces militaires d'active ou de réserve, le Var se flatte d'être le département français actuellement le plus « décoré »... Deux musées dracénois programment donc successivement une même exposition : « *Bicentenaire de la Légion d'honneur* » (voir *Vade-mecum*). Outre une présentation générale de l'ordre créé en 1802 par Napoléon Bonaparte et avalisé ensuite par tous ses successeurs, la manifestation met en évidence, documents originaux à l'appui, quelques-uns des « légionnaires » varois.

Plusieurs, oubliés de nos jours, eurent en leur temps une action bienfaitrice, locale ou universelle : le comte d'Empire Honoré Muraire, grâce auquel Draguignan fut préfecture durant près de deux siècles ; l'officier Allard, devenu généralissime des armées sikhes aux Indes et tué en 1839 lors d'une guerre contre les Afghans ; les grands pharmaciens du XIX^e siècle que furent Gay et Gastinel, restés célèbres outre-mer, eux.

Citons enfin Hippolyte Mège-Mouriès, inventeur vers 1860 de la panification moderne et de la margarine ; et le paysan chasseur alpin Clément Olivier, héros de la Grande Guerre en France, Italie et Belgique, qui fut admis dans l'ordre de la Légion d'honneur seulement en... 1971.

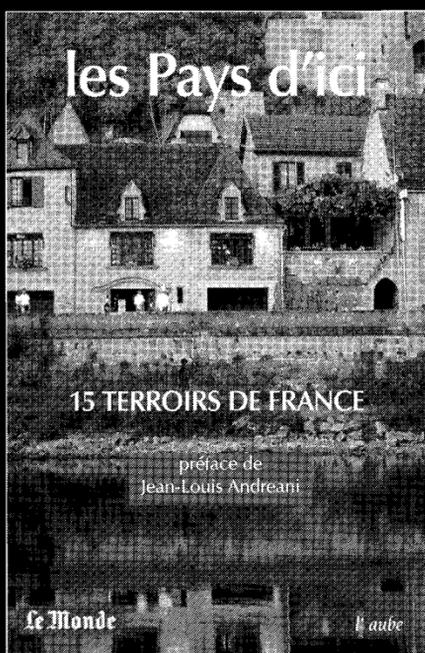
Le Musée municipal de Draguignan, créé en 1794 et installé dans une ancienne bastide épiscopale – mais qui n'est même pas connu du facteur desservant le district –, n'expose aucun des objets légués à sa ville natale par Gastinel, même pas la kyrielle de ses décorations exotiques, encadrées par sa fille. Si le Rembrandt du musée a été volé, il lui reste en revanche des curiosités valant un petit détour, comme un Delaroche illustrant *La Prise du Trocadéro* d'Andalousie par les Français en 1823 ou le portrait « *à la rose* », par Drouais, de « *la dernière comtesse de Provence* », Marie-Joséphine de Savoie (1753-1810) ; elle mourut en exil quatre ans avant de pouvoir devenir reine de France, puisqu'elle fut l'épouse du futur Louis XVIII, ultime prince à avoir porté la couronne comtale provençale.

Extra-muros, sur la route d'Am-pus, près d'un énorme chêne druidique, digne de séduire Astérix, des fumeurs de kif colloquent nuitamment sous un vaste auvent de pierre qu'ils croient « *naturel* ». C'est pourtant un monument humain, aussi ancien peut-être que les pyramides de Guizah : la Pierre-de-la-Fée, dolmen mégalithique de 3 mètres de haut dont la table,

Non loin de Draguignan, les gorges de Pennafort, restées en partie sauvages et boisées, sont l'une des voies royales, avec le défilé de Châteaudooble, pour accéder aux gorges du Verdon (en haut). La vieille ville est particulièrement courue en fin de semaine, le matin pour les marchés, le soir pour les spectacles de rue (ci-dessus). Au Musée municipal, le sourire fleuri, par Drouais, de Joséphine de Savoie, femme de Louis XVIII (ci-dessous).

reposant sur trois rocs levés, pèse à elle seule 20 000 kilos. Sous la monarchie de Juillet, la *Pèiro de la Fado* servait d'écurie. Sous Chirac II, elle reçoit les graffitis des amateurs insatisfaits de paradis artificiels. Depuis qu'elle a été dressée, elle n'a jamais cessé d'être utile aux hommes.

La chanteuse Lily Pons, morte à Dallas en 1976, et dont le second président Roosevelt affirmait que, « *avec La Fayette, elle [lui] faisait aimer la France* », aurait sans doute dit qu'elle ne connaissait pas la Pierre-de-la-Fée, ni même



une co-édition

Le Monde et l'aube

actuellement en librairie

CULTURE

FESTIVALS

Jusqu'au 27 juillet, le 54^e Festival d'art lyrique fait la part belle aux courants les plus novateurs de la mise en scène, incarnés par une génération peu habituée à l'univers du théâtre musical

Aix-en-Provence sous l'audace des débutants



Stanislas Nordey met en scène « Le Balcon », opéra de Peter Eötvös d'après Jean Genet.

LE FESTIVAL d'art lyrique d'Aix-en-Provence effectue cette année une petite révolution. Parmi les cinq opéras à l'affiche, trois sont mis en scène par des hommes et des femmes de théâtre qui incarnent les courants les plus novateurs de la scène française. Pour plusieurs d'entre eux, l'opéra, une découverte récente, constitue une aventure. Stanislas Nordey monte *Le Balcon*, de Jean Genet, adapté par le compositeur hongrois Peter Eötvös ; Julie Brochen, *La Petite Renarde rusée*, de Leos Janacek ; et Irina Brook, *Eugène Onéguine*, de Piotr Ilitch Tchaïkovski. Si Stanislas Nordey a déjà participé à la création de quelques opéras contemporains, les deux femmes, en revanche, effectuent pratiquement leurs premiers pas dans l'univers du théâtre musical.

Coup de foudre et fascination : « La musique, c'est comme contenir une chose divine, c'est quelque chose hors des limites du connu. Quand je vois Yvette Bonner chanter *La Renarde*, je suis profondément troublée », confie Julie Brochen. « Plus j'écoute Eugène Onéguine, plus je suis amoureuse de cette musique sublime », s'enthousiasme Irina Brook.

Stanislas Nordey se souvient de sa première incursion dans le monde de l'opéra. En 1997, Pierre Boulez lui demande de mettre en scène *Le Rossignol*, d'Igor Stravinsky, et *Le Pierrot lunaire*, d'Arnold Schoenberg, pour le Théâtre du Châtelet, à Paris. « Je ne savais pas qui était Schoenberg. Je connaissais à peine Stravinsky. Je n'avais jamais vu d'opéra et je n'avais aucune formation musicale. Il m'a répondu : « C'est parfait. » Je me suis retrouvé dans son petit bureau à l'Ircam. Il me montrait les partitions, il m'expliquait la musique. J'ai ressenti comme un coup de foudre. C'était le premier choc. »

Le début du travail a produit un « deuxième choc » : « J'ai tout de suite adoré travailler avec des chanteurs. J'étais ému car, dès la première répétition, le chanteur donne tout, quand la mise en route est plus laborieuse avec des acteurs. » Stanislas Nordey se sent aussi touché par le fait que « les chanteurs sont souvent des gens apatrides. Ils sont, dès lors, plus fragiles ».

LE PÉRIL DU CHANT

Contrairement à Stanislas Nordey, Irina Brook a grandi dans un environnement musical. La fille du metteur en scène Peter Brook et de la comédienne Natasha Parry a

piano et le clavecin quand elle a été admise au Conservatoire de Paris. En première année, quand un professeur lui reproche sa voix « blanche », elle se lance le défi d'apprendre à chanter et prend des cours avec Françoise Rondeleux. Dans les deux mises en scène qui l'ont fait connaître, *Penthesilée*, de Kleist, et *Le Décaméron des femmes*, de Julia Voznesenskaya, elle fait chanter les actrices sur scène. « Le chant met les acteurs en péril : c'est un saut dans le vide. Ce danger produit des failles qui donnent des révélations magnifiques. »

En 2001, Stéphane Lissner demande à Julie Brochen de faire tra-

journee d'improvisation aux chanteurs, là où j'aurais pris habituellement deux semaines. » Différence de sensibilité aussi. « Quand la voix se brise, le chanteur peut se faire huer. Moi, ce sont des moments que j'adore, car ils font surgir l'humanité dans l'excellence », explique Julie Brochen.

De même que les gens de théâtre fréquentent peu l'opéra, les chanteurs « n'ont guère de culture théâtrale », ajoute-t-elle. Aussi le milieu lyrique accuse-t-il souvent les metteurs en scène de théâtre d'ignorer les contraintes propres au chant. « Je ne vais pas leur demander de chanter dans la position du poirier, se défend Irina Brook. Mais je vois des résistances : faut-il comprendre que la scène de la lettre dans *Onéguine* ne peut être faite en courant parce que ça ne se fait pas ou parce que c'est vraiment impossible techniquement ? »

RIVALITÉ AVEC LE CHEF

De son côté, Julie Brochen affectionne un travail étroit avec le chef d'orchestre Alexander Briger. Ils ont très vite aboli la traditionnelle division des répétitions entre scéniques et musicales et mené ensemble la préparation du spectacle.

Quant à Stanislas Nordey, il a compris d'emblée que, à l'opéra, le metteur en scène n'était plus seul maître à bord. « Le premier jour des répétitions avec Pierre Boulez, j'ai donné une consigne de travail à un chanteur. Il a aussitôt regardé Boulez pour voir s'il devait l'exécuter. Le principal écueil du metteur en scène, c'est de se placer en rivalité avec le chef d'orchestre. » A l'usage, Stanislas Nordey affirme apprécier de partager la responsabilité du spectacle : « Avant de concevoir ma scénographie, je passe beaucoup de temps avec le chef pour comprendre l'œuvre par son entremise. »

Le jeune metteur en scène pri-

Cinq opéras, dont deux reprises

La saison 2002 du Festival d'Aix-en-Provence a inscrit cinq opéras à l'affiche : une nouvelle (mais ultime) reprise du *Don Giovanni*, de Wolfgang Amadeus Mozart, dans la déjà légendaire production de Peter Brook, présentée pour la première fois en 1998. Absent en 2001, le très joli spectacle d'Adrian Noble conçu pour *Le Retour d'Ulysse en sa patrie*, de Claudio Monteverdi, revient dans le cadre intime, frais et bien sonnante du Théâtre du Jeu de paume, rouvert en 2000 après des années de fermeture.

Les trois nouvelles productions lyriques mélangent la rareté et la création : le Hongrois Peter Eötvös, l'un des rares compositeurs vivants à avoir remporté du succès dans le domaine de l'opéra contemporain, présente *Le Balcon*, d'après Jean Genet, tandis que deux nouvelles productions permettront d'entendre *Eugène Onéguine*, de Tchaïkovski, et une transcription pour petit orchestre, par Jonathan Dove, de *La Petite Renarde rusée*, de Leos Janacek, donnée par l'Académie européenne de musique.

appris à lire la musique, a pratiqué la danse. Pourtant, elle est rarement allée à l'opéra et n'a jamais vu cet *Eugène Onéguine* qu'elle met en scène. En 1999, avec son mari, le metteur en scène Dan Jemmett, elle a monté *La Flûte enchantée* – « Un immense plaisir de travailler sur Mozart, si proche de Shakespeare, avec son mélange de comique, de vulgaire, et tragique. » Le couple mettra en scène *La Cenerentola*, de Rossini, au printemps 2003, au Théâtre des Champs-Élysées.

Julie Brochen avait délaissé le

vailler *La Petite Renarde rusée* aux solistes de l'Académie européenne de musique d'Aix-en-Provence en prémices à la création de 2002. Cet atelier dure trois semaines, plus deux semaines de répétitions en juin 2002 – un temps plutôt long à l'opéra, plutôt court pour une habituée du théâtre. « La différence, c'est la vitesse, explique, presque effrayée, Irina Brook. Par exemple, au théâtre, le choix des costumes se fait au fur et à mesure, alors que, là, il a fallu tout planifier à l'avance. Même pour le jeu, j'ai fait faire une

Cinq ans après « Trois Sœurs », le Hongrois écrit un opéra d'après « Le Balcon », de Jean Genet

Peter Eötvös compose son second « long métrage » sonore

DEPUIS LE SUCCÈS de *Trois sœurs*, créé à Lyon en 1998 avant de faire l'objet d'une demi-douzaine de productions, Peter Eötvös (né en 1944) passe pour l'un des principaux rénovateurs de l'opéra contemporain. Sa façon de traiter l'art lyrique se distingue des pratiques habituelles jusque dans la terminologie, puisqu'il définit *Le Balcon* comme son « deuxième long métrage ». La référence au cinéma donne le ton du travail sur la voix opérée par un compositeur qui avoue traverser aujourd'hui une phase de synthèse créatrice : « Je tente une combinaison de différentes formes d'expression que j'ai abordées dans ma jeunesse en écrivant pour le théâtre parlé et pour le cinéma. »

Entre 16 et 22 ans, Eötvös collabore, en effet, dans sa Hongrie natale, à de nombreux films réalisés notamment par Istvan Szabo, Zoltan Fabri et Karol Makk. Il part ensuite expérimenter la musique électroacoustique au studio de la WDR de Cologne (où il assiste Karlheinz Stockhausen) avant de venir à Paris, sur la demande de Pierre Boulez, assurer la direction musicale de l'Ensemble InterContemporain dès sa fondation.

Lorsque Eötvös chef d'orchestre,

après deux décennies de sollicitations internationales, redonne la priorité au compositeur, c'est pour manifester un intérêt intact pour le cinéma. « Je continue à voir beaucoup de films qui m'impressionnent par la qualité de la bande-son. A l'avenir, l'opéra au sens large devra nécessairement tenir compte de cette dimension. »

En attendant, Eötvös ouvre la voie en révélant que son prochain opéra, *Angels in America* (d'après Tony Kushner), sera diffusé – au Châtelet en 2004 – uniquement à partir de haut-parleurs. Comme *As I Crossed a Bridge of Dreams* (1999), « premier court métrage », *Le Balcon*, donné en création au Festival d'Aix-en-Provence, renoue avec le théâtre, qui a tant compté aux premières heures professionnelles du compositeur.

Du texte de Jean Genet, deux dimensions sonores ont été dégagées. L'une, liée à la révolution qui gronde dans les rues, est exclusivement investie par un échantillonneur, clavier numérique disposant de bruits de foule, de mitrailleuse ou d'explosions. L'autre, déterminée par l'ambiance de la maison close où se situe l'action, conditionne une activité instrumentale

qui ne se limite pas à la fosse d'orchestre. C'est ainsi que le compositeur dévoile avec satisfaction une trouvaille qui devrait faire son effet. « J'ai imaginé un petit gag à partir du lampadaire. Nous sommes dans un salon de type art déco, et le support de l'abat-jour peut très bien prendre la forme d'un corps humain. J'ai donc confié ce rôle à un musicien ! »

UN TEXTE INTELLIGIBLE

A quatre reprises, un membre de l'Ensemble Intercontemporain (formation à l'initiative du projet, dans le dessein, justement, d'élargir le champ traditionnel de l'exécution instrumentale) jouera donc les accessoires à double fonction. Dans les trois premières et dans la dernière des dix scènes que comporte l'opéra, on verra successivement en action un Strohviol (violon avec pavillon construit dans les années 1930 pour effectuer des enregistrements sur gramophone), une clarinette contrebasse, une trompette et un cor. Aux dix-neuf musiciens de l'Ensemble s'ajoutent une dizaine de chanteurs solistes (trois femmes et sept hommes) et trois comédiens (rôles muets).

La subtilité du traitement vocal

vilégie le répertoire d'aujourd'hui. « Devant une œuvre contemporaine, tout le monde est en situation de risque. J'aime qu'il y ait de nombreuses répétitions, car j'ai besoin de voir les chanteurs à leur pupitre. J'aime aussi le contemporain, parce que c'est un univers imparfait, friable, non reconnu. »

Pour *Le Balcon*, Stanislas Nordey a collaboré avec le compositeur hongrois Peter Eötvös dès le début. Les deux hommes ont échangé plusieurs textes (Marguerite Duras, Alessandro Barrico), avant de tomber d'accord sur Genet. « A l'opéra, je ne cherche pas à faire du théâtre, mais à retrouver quelque chose de plus rituel. J'essaie de travailler sur peu de signes. Je suis un peu l'anti-

Peter Sellars : j'essaie d'aller vers la plus grande épreuve possible. »

Un choix qui décontenance parfois les directeurs d'opéra. « Leur demande, la plupart du temps, c'est : "Faites-nous de belles images, donnez-nous du spectaculaire". Si bien que les metteurs en scène d'opéra se disent parfois : "Il faut que je leur en donne pour leur argent." » A Aix, cette année, le festival est placé sous l'influence de Peter Brook. « Son travail sur le dépouillement, sur le vide, c'est ma culture, reconnaît Stanislas Nordey. Je préfère ça à l'idée du metteur en scène qui vient à l'opéra pour mettre ses grosses pattes d'éléphant partout. »

Catherine Bédarida

TATI
cet été !

jour de fête
mon Oncle
Play Time
Les Vacances de Monsieur Hulot

au cinéma
à partir de 3 juillet

Région Ile-de-France, Vivendi, Fondation Gan, Primagas, agnès b., B.P.I., L'Expo 2004, CNC, ADRG, Télérama, France Inter, La Monde

Pierre Gervasoni

PIERRE GEORGES

Le rêve

POUR TOUT AUTRE et chez tout autre, l'éloge prononcé il y a quelques semaines par Valéry Giscard d'Estaing eût pu mettre à mal la modestie incarnée du personnage. Ce jour-là à Clermont-Ferrand, capitale des Gaulois, l'ancien président de la République avait reçu le nouveau premier ministre de la France. Par ces mots : « *Je vous connais bien. Je sais que vous êtes un homme simple, accessible, habile et sage.* » Quatre adjectifs bien faits pour encadrer le bouquet final giscardien : « *Nous voyons en vous les traits qui font de vous un Pompidou poitevin !* »

Mazette, par saint Georges et Montboudif, quelle belle journée ce fut là ! Heureusement, pour lui et pour nous, que, ainsi qu'il se plut à le déclarer à maintes reprises, Jean-Pierre Raffarin était et reste doté d'une modestie au-dessus de tout éloge. Même si lui-même ne craint pas, dans l'humilité de répétition, à faire constamment l'éloge de la modestie comme méthode de sa fameuse nouvelle gouvernance.

Le Pompidou poitevin, tout à l'heure, cet après-midi, va donc prononcer son discours de politique générale. Une sorte de grand oral devant les députés, oral dont on ne connaît pas ici l'exact contenu, mais dont on sait les grandes orientations, dès lors qu'elles furent tracées la veille dans le message présidentiel.

En cette attente - reçu avec mention ou pas ? - et par défaut, nous nous sommes amusé à rechercher, et il y a des moteurs de recherche informatique pour cela, quelques admirables et mémorables sentences raffariniennes susceptibles d'éclairer notre modeste lanterne.

Bingo ! D'abord, merci au *Point* qui, dans son édition du 21 juin,

livra, selon une formidable recette poitevine, une farandole de « raffarinades dans le texte ». A commencer par celle-ci, sentence remarquable dans son projet et sa détermination : « *Nous resterons les pilotes de nous-mêmes.* »

Il y avait effectivement du grand timonier de Chasseneuil là-dessous, et comme déjà une déclaration de politique générale. Rester le pilote de soi-même, de nous-mêmes, et même des autres, vaste programme ! Sur-tout que, au pays des Raffarin (et en cette bien belle et enviable maison de maître dans le modeste val d'En-bas, à considérer la page 14 de ce jour), on s'inquiète. Pour la politique : « *La politique s'est faite excluante.* » Pour le peuple : « *Un peuple qui doute n'est pas un peuple qui marche.* » Pour la République : « *Il faut aérer la République.* » Pour les territoires : « *Il faut oxygéner les territoires.* » Et contre les citadelles : « *Il n'y a pas de citadelles imprenables, il n'y a que des citadelles mal attaquées.* »

Encore que cette dernière considération sente son emprunt, plus que sa raffarinade, convenons que, à travers toutes ces citations, c'est tout un programme de politique générale qui, déjà, s'esquisse. Il nous revient ici, toujours ces fabuleux engins à remonter les déclarations, que fin mai, à Rennes, le pompidolien poitevin fit « *un rêve* ». Un rêve très dream à la Raffarin Luther King, un rêve de cohérence, de confiance entre le gouvernement et le président, entre le gouvernement et le Parlement.

Le rêve est devenu, électoralement, réalité. Le rêve passe, le discours oblige. Comme dirait notre candidat au grand oral : « *La modestie, ça ne se proclame pas, ça se vit.* » La réalité aussi.

Bordeaux retrouve le sens de la fête, comme à la Belle Epoque

BORDEAUX

de notre correspondant régional

Environ 200 000 personnes ont participé, entre le 27 et le 30 juin, à « Bordeaux fête le vin », une manifestation organisée pour la troisième fois, en alternance avec le Salon Vinexpo, qui se tient tous les deux ans et est strictement réservé aux professionnels. Cette ville que l'on disait « coincée » retrouve le sens de la fête comme on la faisait à la Belle Epoque. Elle avait la réputation d'être ennuyeuse ou de s'ennuyer, voire les deux. On la disait mortelle. Confitée en respectabilité, depuis la disparition du Festival Sigma, qui avait été le plus décapant de France pendant deux bonnes décennies. On voyait bien un peu que les jeunes avaient commencé une reconquête de la ville, comme une patiente stratégie au fil des ans. Places conquises, rues envahies, entrepôts squattés, les lieux de fête se multipliaient. Mais de là à faire la fête dans le site le plus emblématique de Bordeaux, c'était une autre histoire ! « Bordeaux fête le vin » a renoué avec une tradition propre aux villes du Sud qu'elle avait quittée. Et ce n'est pas près de s'arrêter, puisque la clientèle double à chaque édition.

La place des Quinconces est sans doute l'endroit le plus chargé de symboles de la ville : 12 hectares. A côté, la Concorde à l'air d'un timbre-poste ! Elle recouvre les restes du château Trompette, construit par le roi de France Charles VII pour verrouiller le fleuve et décourager des Bordelais qui trouvaient la route de Londres beaucoup plus naturelle et agréable que celle de Paris. Remodelé par Vauban, le château fut rasé entre la fin du règne de Louis XVI et l'Empire. Il reste un immense espace, avec des rangées de platanes au garde-à-vous, qui débouche sur l'une des plus belles courbes du fleuve.

Cette place est un hommage à la Garonne et un défi à Paris. Il a fallu la volonté centralisatrice de Napoléon pour imposer un pont. Il



Pendant quatre jours, des dizaines de milliers de personnes ont « fêté le vin ».

coupaient le fleuve, la voie naturelle pour tous les échanges. Cela reste vrai aujourd'hui pour le transport des éléments de l'Airbus vers Toulouse. Bref, les Bordelais n'aimaient pas les ponts. Ils aimaient les bateaux. L'immense place des Quinconces l'exprime avec une superbe insolence. Cela est si vrai qu'aucun promoteur n'a jamais réussi à s'installer en cet endroit-là. Politiquement, les choses sont encore plus claires : une statue de Montaigne dans un coin, Montesquieu dans l'autre. Et la colonne des Girondins, hommage aux députés du cru, millésime 1793, guillotiné par la Convention pour s'être opposés au très parisien Club des jacobins. A Paris, les places de la Bastille ou de la République arborent à peu près les mêmes symboles. Mais c'est autrement beau sur les Quinconces, où des chevaux de bronze s'ébrouent au pied de la colonne. La place fut aussi le lieu de tous



les grands événements commerciaux de la ville. Elle pouvait accueillir des foires coloniales ou internationales dans un site qui valait bien celui du Trocadéro.

Il semble bien, cette fois, que les Bordelais aient réussi, après avoir tâtonné quelques décennies, à retrouver la recette perdue des grandes fêtes de l'âge d'or. Des milliers d'étrangers sont là pour le prouver.

Mais ils l'ont améliorée. Cela consiste à vendre deux fois le même millésime. D'abord à l'automne, comme de toute éternité. Là, le ciel ne vous aide pas toujours et l'on ne peut pas se tromper. La seconde vendage se situe fin juin, juste pour l'arrivée des touristes. Ils constituent, comme la palombe, un gibier de passage fort apprécié, et, Dieu merci, ils ont le bon goût de ne pas passer en même temps.

C'est en 1998 que l'idée est venue aux Bordelais, à cause du succès de Vinexpo. Ils se réjouissaient certes du succès de ce Salon international du vin. Mais ils lui trouvaient un petit goût de bouchon, dans la mesure où il était strictement réservé aux professionnels.

L'affaire fut réglée en deux temps, à partir de 1998. D'abord avec les Epicuriales, fête un peu bachiques à l'intention des visiteurs de Vinexpo. Ensuite avec « Bordeaux fête le vin », sur la place des Quinconces, en alternance avec Vinexpo. Là, tout le monde peut venir.

Les Aquitains, d'abord, qui se sentaient un peu exclus. Les gens de passage, ensuite. Tous sont venus pour écouter la 9^e *Symphonie* de Beethoven jouée par le Grand Orchestre de Bordeaux, des groupes rock ou antillais.

Mais 40 000 personnes avaient un verre de dégustation à la main. Un verre à pied qu'elles avaient acheté et qui constituait leur droit d'entrée, avec quelque chose dedans qui allait bien avec la musique ou la conversation. Le pied !

Pierre Cherruau

IL Y A 50 ANS, DANS *Le Monde*

Après la canicule, les orages

LE RAFRAÎCHISSEMENT de la température, sensible dès hier matin sur les côtes de la Manche et de l'Atlantique ainsi que dans le Sud-Ouest, s'est étendu dans la journée et la nuit à presque tout le territoire. Les maxima les plus élevés ont été enregistrés à Lyon, 39° ; Dijon et Strasbourg, 37° ; Nancy, 36° ; Marseille, 35°. A Paris, la température a baissé de 4° et l'on n'a relevé, hier, sous abri, que 34°. On signale des incen-

diés dans de nombreux départements, notamment à Falaise (Calvados), à Fumay (Ardennes) ou à Ardentes (Indre). Dans l'Est, de violents orages ont éclaté dans la soirée. A Rohr, près de Hochfelden, la foudre a mis le feu dans une exploitation agricole ; la maison d'habitation, la grange et les écuries ont été détruites. A Colmar, plusieurs chutes de grêle se succédant à de courts intervalles ont dévasté mercredi soir le cœur du vignoble alsacien. Les grêlons atteignaient parfois la dimension d'un œuf. Les vignes des coteaux de Ricquewihr, Ammerschwihr, Sigolsheim, Bellenheim, Bergheim, Saint-Hippolyte, etc. ont été hachées. Les vergers ont été ravagés et les blés de la plaine dévastés à tel point qu'après l'orage les champs ressemblaient souvent à des chaumes. Les dégâts, encore impossibles à chiffrer, sont considérables. (4 juillet 1952.)

Les grêlons atteignaient parfois la dimension d'un œuf. Les vignes des coteaux de Ricquewihr, Ammerschwihr, Sigolsheim, Bellenheim, Bergheim, Saint-Hippolyte, etc. ont été hachées. Les vergers ont été ravagés et les blés de la plaine dévastés à tel point qu'après l'orage les champs ressemblaient souvent à des chaumes. Les dégâts, encore impossibles à chiffrer, sont considérables. (4 juillet 1952.)

EN LIGNE SUR lemonde.fr

Le Desk. L'accès permanent à l'information des professionnels : les dépêches d'agences de presse, les images et graphiques d'actualité, les archives du *Monde* depuis 1987, un classeur électronique pour constituer ses archives personnelles consultables de n'importe où, la lettre d'information par e-mail dès 9 heures, le fac-similé du *Monde* du jour dès 16 heures. Pour 5 € par mois.

■ **Baccalauréat.** Les résultats individuels sur [www.lemonde.fr/examens](http://lemonde.fr/examens) (0,337 €/minute).

CONTACTS

► RÉDACTION

21 bis, rue Claude-Bernard, 75242 Paris Cedex 05. Tél : 01-42-17-20-00 ; télécopieur : 01-42-17-21-21 ; télex : 202 806 F

► ABONNEMENTS

Par téléphone : 01-44-97-54-54
Sur Internet : <http://abo.lemonde.fr>
Par courrier : bulletin p. 33
Changement d'adresse et suspension : 0-825-022-021 (0,15 euro TTC/min)

► INTERNET

Site d'information : www.lemonde.fr
Site finances : <http://finances.lemonde.fr>
Site nouvelles technologies : <http://interactif.lemonde.fr>
Guide culturel : <http://aden.lemonde.fr>

Marché de l'emploi :

<http://emploi.lemonde.fr>

Site éducation : <http://educ.lemonde.fr>

Marché de l'immobilier :

<http://immo.lemonde.fr>

► TÉLÉMATIQUE

3615 lemonde

► DOCUMENTATION

Sur Internet : <http://archives.lemonde.fr>

► COLLECTION

Le Monde sur CD-ROM :

01-44-09-43-21

Le Monde sur microfilms :

03-88-71-42-30

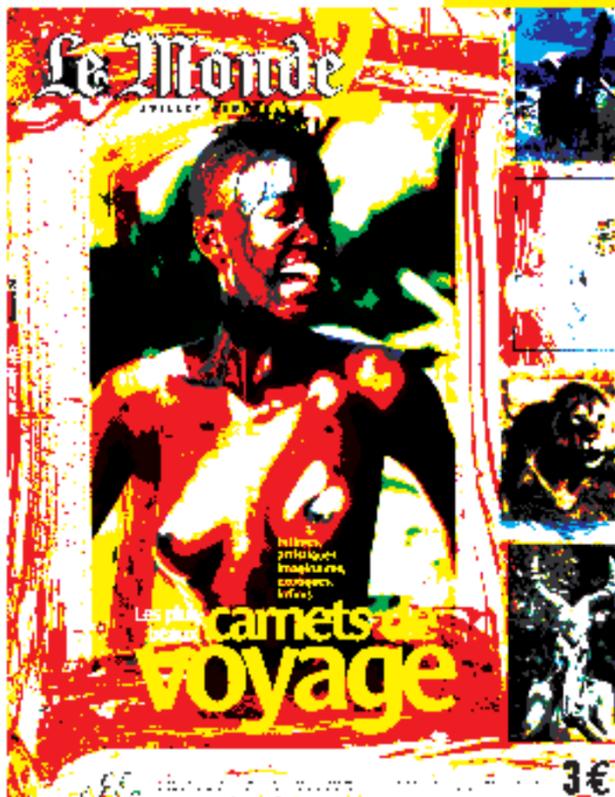
► LE MONDE 2

Abonnements : 01-44-97-54-54

En vente : « Carnets de voyage ».

■ Tirage du *Monde* daté mercredi 3 juillet 2002 : 503 126 exemplaires.

1 - 3 Nos abonnés Paris - Ile-de-France trouveront avec ce numéro le supplément « aden ».

Le Monde 2
LIRE ET VOIR

LES PLUS BEAUX CARNETS
DE VOYAGE IMAGINAIRES,
INTIMES, ARTISTIQUES, EXO-
TIQUES, INFINIS...

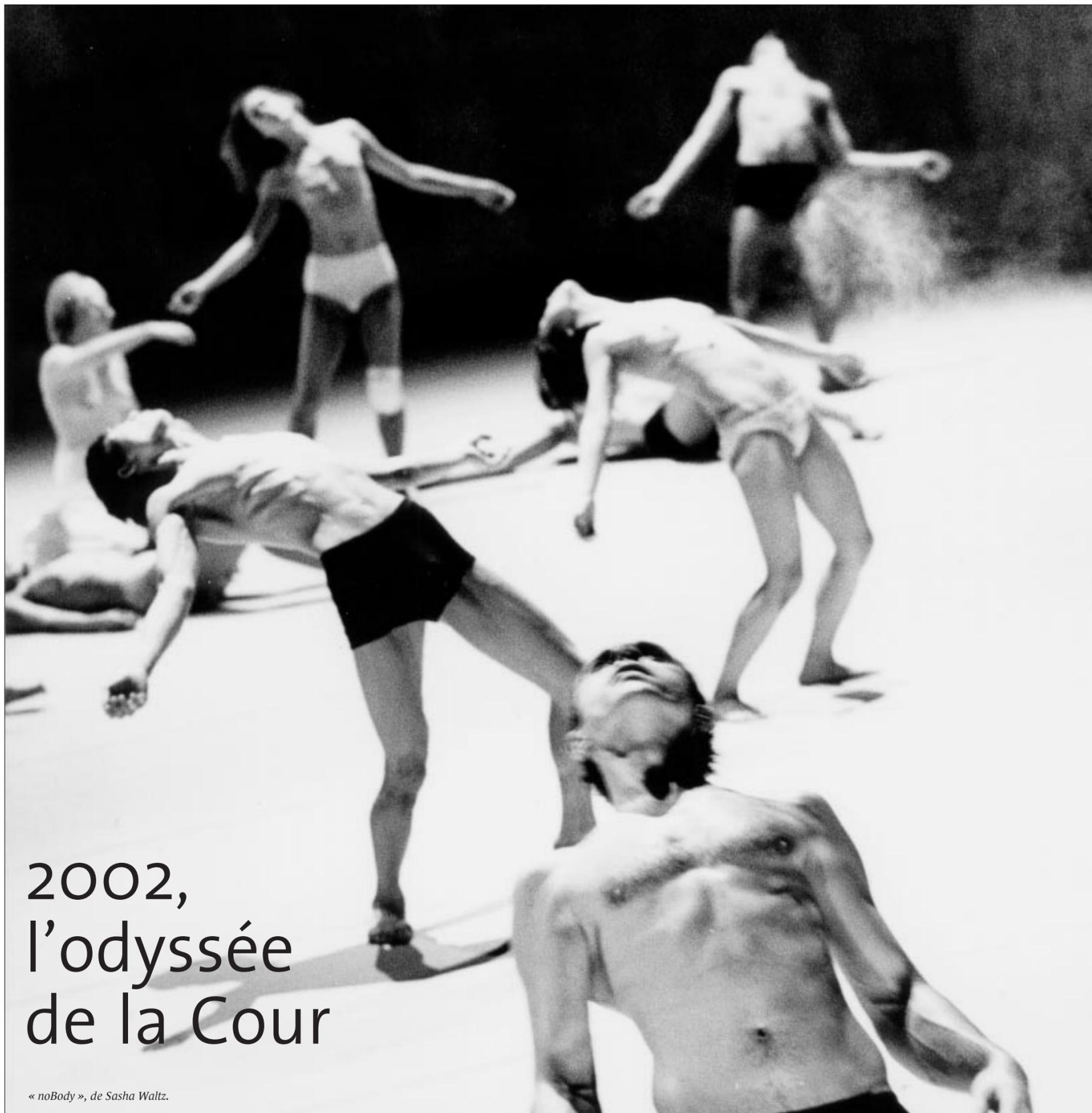
MAGAZINE MENSUEL 3€

Avignon

ÉRIC LACASCADE • metteur en scène de « Platonov » p. 5

SASHA WALTZ • chorégraphe de « noBody » p. 6

MICHEL BOUQUET • interprète de « Minetti » p. 8



2002,
l'odyssée
de la Cour

« noBody », de Sasha Waltz.

BERND UHLIG

> 83 85 86 88 89 92 93 95 97 98 99 2000 2001
2002



DEXIA CRÉDIT LOCAL SOUTIENT LE FESTIVAL D'AVIGNON

Crédit Local

56^e édition

C'est le lieu sacré, l'enfer et le saint des saints d'Avignon : la Cour. Michel Cournot retrace le roman de son histoire, en cet été 2002 où elle s'offre enfin une nouvelle beauté, avec des gradins qui épousent la forme d'un amphithéâtre. C'est l'événement de la 56^e édition, placée sous le signe du plaisir du risque : Tchekhov entre dans la Cour, avec *Platonov*, mis en scène par Eric Lacascade. Bien sûr, il y a des invités étrangers, Romeo Castellucci en tête, des nouveaux venus, des chorégraphes, – comme Sasha Waltz –, des passeurs de muraille et des familiers. Et il y a Michel Bouquet, dans *Minetti*, de Thomas Bernhard, au Théâtre municipal, là où il avait joué avec Jeanne Moreau, en 1947. Un autre chapitre du roman d'Avignon.

De Benoît XII à Jean Vilar, en passant par Antoine Vitez et Paul Claudel, sept siècles d'histoire, de passions, de possessions qui ont façonné la Cour d'honneur en « cathédrale du théâtre ». Pas de festival sans Cour d'honneur, pas de Cour d'honneur sans festival. Avignon reste un mythe

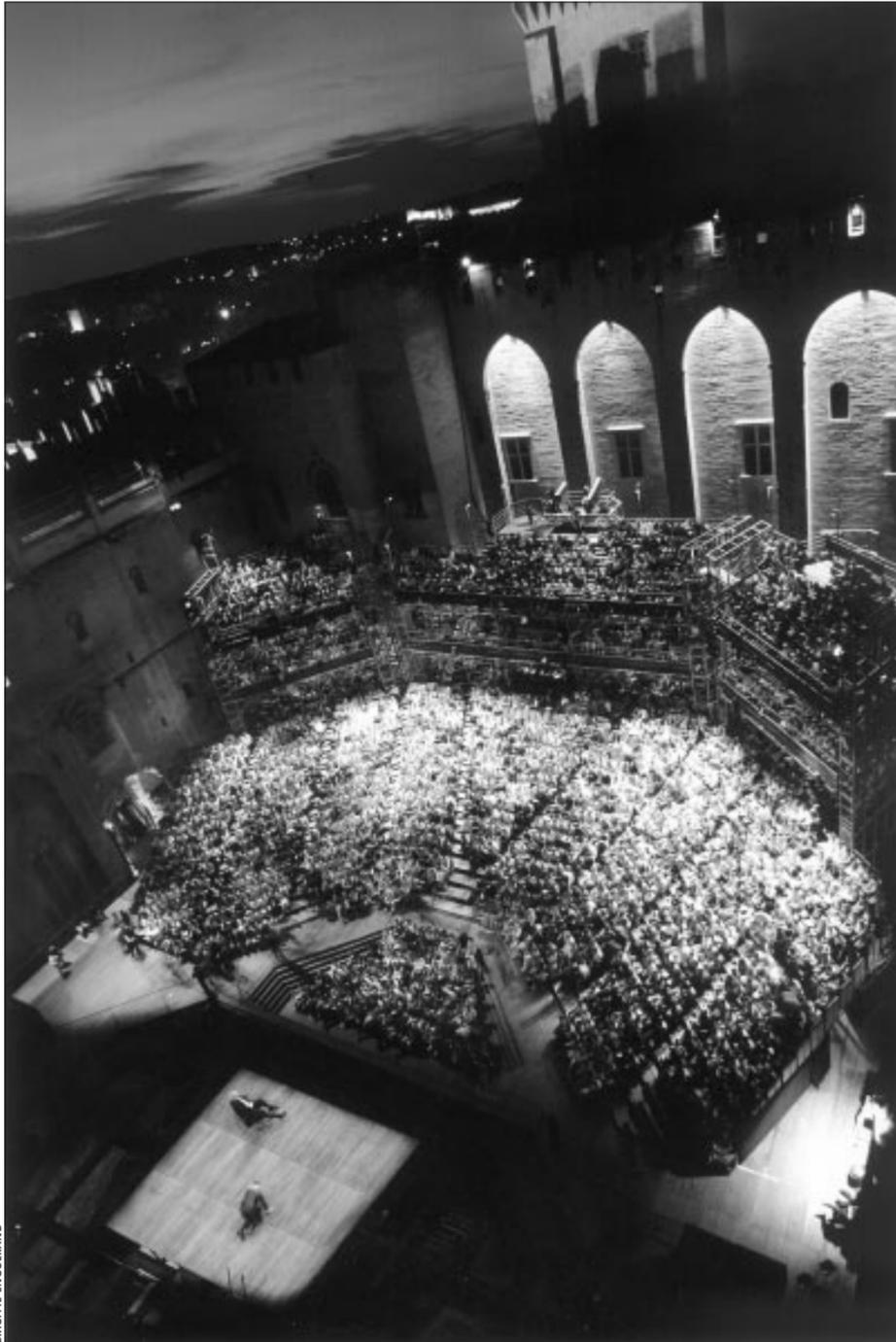
Avignon tout Cour

Vous avez gravi, du fleuve à la place du Palais, des ruelles et des places. Vous avez gravi les grands escaliers, jusqu'à la porte de la Cour. Vous avez escaladé les gradins du théâtre. Enfin vous êtes assis.

« C'est un mauvais lieu de théâtre, parce que l'Histoire y est trop présente ! » Dixit Jean Vilar, en décembre 1947, lorsqu'il lui est proposé de reprendre, l'été prochain, dans cette Cour, *Meurtre dans la cathédrale* de Thomas Stearns Eliot, qu'il a mis en scène à Paris. L'Histoire est là, il a raison. Vous êtes assis, disions-nous. Dans votre dos et à main gauche s'élèvent les murs du palais-forteresse que le pape Benoît XII a commencé de construire en 1335. Il est français, il est né Jacques Fourmier, pas loin de Toulouse. Les papes sont souvent français, de ce temps-là. En Italie c'est l'anarchie, les invasions. Ils préfèrent vivre loin de Rome. Benoît XII choisit Avignon. Il n'est pas au mieux avec le roi de France, mais Avignon n'est pas française, elle a été cédée, et tout le Comtat Venaisin du même coup, en 1274, par le roi Philippe le Hardi au pape Grégoire X. Avignon est toutefois la propriété des rois de Naples. En 1348, le pape Clément VI, français, né Pierre Roger près de Limoges, achètera Avignon à la reine Jeanne de Naples, 80 000 florins d'or. Avignon ne redeviendra française que le 14 septembre 1791.

Une Histoire trop présente ! Benoît XII a donc choisi Avignon, entre autres possessions vaticanes, parce qu'il aime le rocher des Doms : une éminence de pierre blanche, assez pointue, presque comme un pain de sucre, d'où il verra venir l'ennemi. (Paul Claudel, qui a tant voyagé, dira : « La plus belle, la plus harmonieuse ligne de montagnes que j'ai vue de ma vie »). A vrai dire, avant de construire son palais, Benoît XII se fait élever, sur l'autre bord du rocher, son domicile privé, loin du bruit et des poussières du chantier de la citadelle. Il a là sa chambre, les archives du Saint-Siège, sa bibliothèque, et surtout son incalculable trésor, – richesses qui lui permettent d'entreprendre ces architectures. Les murs de la tour privée de Benoît XII ont 3 mètres d'épaisseur. D'où lui vient cette fortune ?

Très simple : de l'Inquisition. Benoît XII, avant Avignon, a été grand inquisiteur – inquisiteur « infatigable », disent les chroniques – à Toulouse, Pamiers, Mirepoix, et autres lieux. Les spectateurs du Festival, assis autour de vous dans la Cour, sont, comme vous, mal informés, sur l'Inquisition. Ils pensent hérésie, apostats, bûchers. Mais l'Inquisition n'est pas cela du tout. Les hérétiques n'inquiètent pas l'Eglise. Tortures et bûchers sont là pour



La Cour d'honneur.

faire peur. L'Inquisition, c'est l'argent. L'inquisiteur a pour mission d'identifier les grands propriétaires, d'évaluer et situer les grosses fortunes. Le cousu d'or est arrêté, vite accusé d'hérésie, condamné, et jeté en prison. Les prisons de l'Inquisition sont des mouiroirs expéditifs.

Et voici l'essentiel : la confiscation. L'inquisiteur s'empare de l'ensemble des biens, meubles et immeubles, de la victime. Le plus stupéfiant, pour nous, est que les autorités séculières ne bougent pas. Il fallut attendre l'an 1430 pour que les magistrats de Lille s'opposent à une « confiscation ». L'inquisiteur se rebella. Nos magistrats tinrent bon. Procès. Cela remonta jusqu'au souverain, le duc de Bourgogne, qui se prononça pour son administré. Peu à peu, l'action d'éclat de Lille allait donner l'exemple, délivrer les innocents de la convoitise des inquisiteurs. Dans sa tour, dite « la tour des Anges », Benoît XII détenait, lui, un siècle avant Lille, dix fois de quoi construire cette Cour, où vous êtes heureusement assis : le Festival d'Avignon y met en vente, ce mois de juillet, 17 000 places.

Quand nous disons « la Cour », c'est aller trop vite. Du temps de Benoît XII, il y a des murs derrière vous et sur votre gauche, vous l'avez lu. Mais devant vous et à droite, ce n'est pas encore construit. A droite il y a, sur le rocher blanc, une église, des moulins à



« Le Soulier de satin », de Paul Claudel, mise en scène d'Antoine Vitez, avec Ludmila Mikaël et Aurélien Recoing, en 1987.

vent (le vent ne désarmera pas, ici). Devant vous, des maisons, et juste un peu d'espace libre, pour le « parking » des chevaux, des voitures. Cela se nommait « la place des Cancells », – les cancells étaient des barrières. (C'était, en bien plus petit, Versailles : il n'y a pas de cour, devant le château, juste la grande esplanade, entourée de « cancells », de grilles.)

Et c'est, après la mort de Benoît XII, son successeur, Clément VI, qui allait « fermer » la Cour, construisant ce que vous avez devant vous et à main droite. Devant vous, c'est « l'Audience », le lieu où étaient reçues et jugées les plaintes ou les requêtes (jusqu'à ce tribunal de paix siégeait dans un bâtiment sis sur la place des Cancells). Comme le roc est en pente, les ogives de croisées, devant vous, sont tronquées : l'Audience est construite en contrebas de la Cour. Au-dessus, vous voyez la « Grande Chapelle » de Clément VI, qu'il a fallu étayer, à votre gauche, par un arc épais que vous voyez dehors, en sortant (« Le long du Palais des papes, en plein azur, bien haut, il y a un arc-boutant tout blanc, d'un élan, d'une allégresse inouïs », a dit Claudel). Et à votre droite, au-dessus de la grande porte par laquelle vous êtes entré, c'est « l'aile des Grands Dignitaires », pour la réception des hôtes d'importance. Vous ne pouvez pas ne pas être frappé, dans cette Cour,

par l'aspect massif, défensif, de l'architecture. C'est que des bandes armées, françaises ou étrangères, couraient villes et campagnes, or Avignon, la ville, n'était pas défendue. Un mur de pas grand-chose soulignait l'arc de cercle des actuelles rues Vernet et des Lices. C'est Innocent VI, successeur de Clément VI, qui entreprit, en 1357, la construction de vrais remparts, achevés seulement en 1370. Innocent VI, pour le règlement de ces remparts que vous voyez aujourd'hui, se vit obligé, quelques mois, de jouer les inquisiteurs, de prélever, en Provence, nombre de « confiscations ».

Mille et mille événements vous confirmeraient le bien-fondé du verdict de Jean Vilar, « mauvais lieu de théâtre parce que l'Histoire y est trop présente », mais qui songerait à cela, ce soir, autour de vous, dans cette « Cour d'honneur » si peu coupable par elle-même, et ne discutons pas : il est d'usage d'appeler « Cour d'honneur » la cour principale des châteaux. Passons donc à autre chose, et sautons, si vous voulez bien, six siècles.

En décembre 1946, l'éditeur d'art Christian Zervos décide d'exposer, dans les murs du Palais des papes, un ensemble de chefs-d'œuvre de Picasso, Braque, Matisse, Miro, Giacometti, Léger, et autres. Christian Zervos, à Paris, expose dans une galerie, rue du Dragon. Dans la vitrine il a gardé, bien ouvert, durant toute l'Occupation allemande, un livre de Paul Eluard, l'auteur du poème *Liberté* qui courait sur tant de lèvres. Zervos a publié aussi des poèmes de René Char.

Et Char, mis au courant de l'exposition de Zervos, lui conseille d'inviter Jean Vilar à venir, au même moment, jouer dans la Cour du Palais. Char sait que Vilar, né à Sète, aime la lumière du Midi. Char lui-même reste attaché à Avignon, il y a été pensionnaire enfant, puis un médecin d'Avignon l'a sauvé d'une septicémie, puis, en 1930, en compagnie d'Eluard et de Breton, il a écrit, à Avignon, des vers d'un recueil, *Ralentir travaux*, et c'est un merveilleux souvenir, car ils écrivaient des bêtises. Char, par exemple : « Tu vas voir de quel bois je chauffe mes idées », ou : « On dépasse le temps cahin-caha dans sa brouette », ou : « On gagne le soleil par enchantement ». N'importe-quoi-pas-n'importe-quoi. Puis le maquis de René Char, pendant la Résistance, recoupait souvent Avignon. Or René Char a trouvé très fortes, très belles, les mises en scène de Jean Vilar.

Arrivé dans la Cour, Vilar refuse net. Pas seulement en raison du « poids de l'Histoire ». Mais le lieu est, dit-il, « techniquement impossible ». C'est vrai. La Cour est comme un immense puits, les parois sont sombres, et surtout le sol est on ne peut plus accidenté, tout en bosse et en creux. Quinze jours plus tard : appel de Vilar à Zervos : « Ce palais est peut-être de tous les lieux du monde le plus apte à nous soutenir dans notre engagement. »

Il n'y jouera pas *Meurtre dans la cathédrale*, comme on le lui a suggéré. Il se dit trop jeune encore pour ressasser quelque chose. Il jouera *Richard II* de Shakespeare, *Tobie et Sara* de Claudel, et la pièce d'un jeune, *La Terrasse de midi* de Maurice Clavel. Il ne jouera pas seulement dans la Cour, dont il faudra refaire de fond en comble le sol, mais dans le jardin d'Urbain V, de l'autre côté du Palais.

Voilà qui excède de beaucoup le budget prévu. Mais le maire d'Avignon, grand résistant, membre du Parti communiste, s'engage à fond. Jeanne Laurent, direc-

FESTIVAL D'AVIGNON



Avignon off

direction artistique Bernard Le Corff

informations réservations : 04 90 85 92 86



« Nelken », une chorégraphie de Pina Bausch, 1983.

trice du théâtre au ministère des beaux-arts, donne son appui. Apporte aussi son aide un chargé de mission au secrétariat d'Etat au tourisme, un inconnu : Georges Pompidou. Et pour les travaux de terrassement, Georges Pons obtient le concours (gracieux) des sapeurs du 7^e régiment du génie. Les étés de la Cour sont lancés. L'année suivante, il y aura un moment de panique : la nouvelle municipalité, RPF, refuse la subvention. Un télégramme signé Malraux sauve les meubles : « Etant donnée importance européenne Festival Avignon », et la suite.

Jean Vilar a écrit : « Le Festival d'Avignon en 1947 a été un "coup de barre" fondamental. Une politique et une esthétique y sont nées. » Il a dit aussi : « Et justement, parce que la Cour d'honneur n'était pas un lieu théâtral d'origine. » N'oublions pas, aussi, qu'étaient présents, sur les planches du 7^e régiment du génie, Michel Bouquet, Alain Cuny, Jean-Pierre Jorris, Jeanne Moreau, Silvia Monfort, Jean Negroni, parmi d'autres.

« Pas de Festival sans Cour d'honneur, pas de Cour d'honneur

sans Festival. » Bien d'autres lieux d'Avignon, d'une indicible poésie, vinrent ensuite, Carmes, Pénitents blancs, Célestins, etc. – relayer la Cour. Entre les grands platanes ou sous les arches desquels des soirs inoubliables allaient nous enchanter, des comédiens immenses jouer.

L'amphithéâtre prenait des airs de vaisseau couvert d'émigrants. La traversée allait s'étendre jusqu'aux petits froids du matin. Il y avait, dans les regards, une joie légère inhabituelle.

Mais la Cour restait la reine, et, chaque début du mois de juin, le jour d'ouverture des réservations, les milliers d'aficionados qui décrochent le téléphone ou s'en viennent prendre la file d'attente, dès les six heures du matin, à Nancy, à Pau, à Namur, à Lausanne, à Milan, pour demander

deux places, énoncent d'abord le lieu sacré : la Cour. L'empyrée, le saint des saints, le paradis. Et que n'y avons-nous vu, 55 étés s'enfuyant ? Il faudrait des pages pour ne rien omettre. Rappelons quelques chefs-d'œuvre, au hasard, qui passent par la tête. 1948 *La Mort de Danton*, 1951 la cape blanche de Gérard Philipe dans *Le Prince de Hombourg*, 1953 Vilar dans *Richard II*, 1959 *Mère Courage*, et, faisons un saut, 1974 *Hölderlin* de Peter Weiss, 1976 *Dans les eaux glacées du calcul égoïste* de Mehmet Ulusoy. Survienrent alors les marginaux, les fuyeurs, et c'est Peter Brook qui donne le signal, dans une carrière désaffectée, avec son génial *Mahabharata*. Mais à qui vous demanderait : qu'avez-vous vu de plus beau, au Festival d'Avignon, tout au long de tant d'années, qui d'entre vous ne citerait pas une pièce qui fut jouée dans la Cour, *Le Soulier de satin* ?

Claudé, Vitez, la nuit entière ! Rappelons-nous. Dans cette sacrée Cour nous étions, une fois de plus, revenus. Nous serriions sur nos genoux des chandails et des couvertures. L'amphithéâtre prenait des airs de vaisseau cou-

vert d'émigrants. La traversée allait s'étendre jusqu'aux petits froids du matin. Il y avait, dans les regards, une joie légère inhabituelle. Neuf heures du soir, plein juillet, le soleil donnait sur les pierres les plus hautes, vif encore, mais les faisceaux d'EDF illuminèrent soudain le grand bleu de la scène, le bleu de l'océan, et

un vagabond, grosses galoches, un peu Tartarin sur les Alpes, vint nous avertir gentiment : « C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau, c'est ce qui est le plus long qui est le plus intéressant, et c'est ce que vous ne trouverez pas amusant qui est le plus drôle. » Et tout de suite, cloué au grand mât d'un voilier, ultime ●●●

RENÉ CHAR

FEUILLETS D'HYPNOS

A partir de 1943, René Char dirige un maquis en Provence. Il publie en 1945 certaines de ses notes écrites dans la clandestinité et ce poème : *Je n'ai pas vu d'étoile s'allumer au front de ceux qui allaient mourir, mais le dessin d'une persienne qui, soulevée, permettait d'entrevoir un ordre d'objets déchirants ou résignés, dans un vaste local où des servantes heureuses circulaient.*

DE MOMENT EN MOMENT

En 1947, René Char conduit Jean Vilar sur le chemin d'Avignon. En 1949, il écrit cet autre poème, *De moment en moment* : *Pourquoi ce chemin plutôt que cet autre ? Où mène-t-il pour nous solliciter si fort ? Quels arbres et quels amis sont vivants derrière l'horizon de ces pierres, dans le lointain miracle de la chaleur ? Nous sommes venus jusqu'ici car là où nous étions ce n'était plus possible. On nous tourmentait et on allait nous asservir. Le monde, de nos jours, est hostile aux Transparents. Une fois de plus, il a fallu partir... Et ce chemin, qui ressemblait à un long squelette, nous a conduits à un pays qui n'avait que son souffle pour escalader l'avenir. Comment montrer, sans les trahir, les choses simples dessinées entre le crépuscule et le ciel ? Par la vertu de la vie obstinée, dans la boucle du Temps artiste, entre la mort et la beauté.*

MARC ENGUERAND



UN ENGAGEMENT DANS LA DURÉE

Dexia Crédit Local, premier partenaire financier des collectivités locales, apporte son soutien au Festival d'Avignon. Fidèle à son engagement, l'entreprise est fière de mener une politique active de mécénat aux côtés des créateurs du spectacle vivant.

Dexia Crédit Local intervient aussi pour l'insertion citoyenne des jeunes au côté du réseau des Missions locales pour l'emploi des 16-25 ans afin de soutenir des initiatives en faveur de la découverte et de l'apprentissage de la citoyenneté locale, facteur essentiel de cohésion sociale.

Conformément à sa mission de partenaire financier du développement durable des territoires, Dexia Crédit Local conduit ainsi ses actions de mécénat dans un esprit d'engagement à long terme.



NOUS EN FERONS TOUJOURS PLUS ENSEMBLE

Bernard Faivre d'Arcier : « Il faut tenter des expériences »

Quels sentiments vous inspirait la Cour d'honneur du Palais des papes, quand vous veniez au Festival d'Avignon en spectateur, dans les années 1960 ?

J'ai découvert la Cour en 1963. Je n'y ai donc jamais vu de mises en scène de Jean Vilar. La première chose qui m'a frappé, c'est le côté château fort du Palais. Je le trouvais surdimensionné par rapport à Avignon. Comme une pièce rapportée qui serait tombée sur la ville. A l'époque, il y avait 3 000 places dans la Cour. J'y ai vu une mise en scène de Georges Wilson. J'étais tout à fait en haut, très loin du plateau. On voyait de petites silhouettes se déplacer. Mais ce qui était formidable, c'est que le public paraissait aussi vivant que les acteurs.

Je suis retourné à Avignon après 1968, d'une manière très régulière, avec des amis. Je me souviens d'un ami néerlandais qui venait d'Amsterdam à vélo, en passant par Saint-Claude, où il achetait des pipes qu'il revendait dans les rues. On parlait beaucoup de contre-culture ou de culture alternative. On évitait le Palais. On se disait que les choses nouvelles devaient se faire dans le « off ». C'est comme cela que j'ai vu les débuts d'Isabelle Huppert. C'était un spectacle de minuit, on allait volontiers à ces spectacles parce qu'on trouvait que minuit, c'était érotique.

En 1979, vous avez été nommé pour la première fois directeur du Festival. Comment avez-vous vu la Cour, alors ?

Je la voyais comme un ogre ou une tarasque. Une sorte d'animal, avec un ventre, des griffes. Je me demandais ce qu'on pouvait bien en faire. En 1980, j'ai programmé *Le Conte d'hiver*, mis en scène par Jorge Lavelli, et *La Malédiction*, mis en scène par Jean-

Pierre Miquel. J'ai vu ces spectacles devant un mauvais poste de télévision, dans une cave du Palais. C'était une manière de me réfugier dans le ventre. J'étais écrasé par l'officialité de la Cour. Après, je me suis dit qu'il fallait essayer de bouleverser tout cela, risquer plus.

Depuis, vous avez programmé quinze éditions du Festival. Que vous a enseigné cette longue expérience ?

Longtemps, j'ai cru que la difficulté de la Cour tenait à son architecture : trop grande, trop exposée aux intempéries. Ensuite, j'ai pensé qu'elle imposait un répertoire, qu'elle n'acceptait que le théâtre épique. J'ai alors beaucoup programmé Shakespeare, avec en particulier le cycle d'Ariane Mnouchkine. Maintenant, je pense qu'on peut non seulement élargir le répertoire, mais aussi tenter des expériences. Ces dernières années, il y a eu de grands acteurs. C'est très bien, mais cela suscite un malentendu. On m'a reproché de prendre des stars pour remplir. C'est faux. Ce qui fait peur, dans la Cour, c'est la diversité du public, à laquelle ne s'attendent pas les metteurs en scène. D'hétérogène au début du Festival, il devient de plus en plus homogène. Au fur et à mesure des représentations, la relation spectacle-public se bonifie des deux côtés. C'est pour répondre à cette question que nous avons imaginé une « nouvelle cour », qui rapproche les spectateurs du plateau. C'est pour cela aussi que nous avons choisi de programmer plus longtemps les spectacles, et décidé d'élargir le répertoire.

Propos recueillis par **Brigitte Salino**

Eric Lacascade adapte et met en scène *Platonov*, d'après Anton Tchekhov

« Je suis l'entraîneur d'une équipe »

Avignon, lundi 24 juillet. Eric Lacascade est arrivé la veille d'Italie, où il répétait depuis trois semaines le *Platonov* qui doit ouvrir le 56^e Festival. Il a juste eu le temps de voir un filage de *noBody* de Sasha Waltz dans la Cour d'honneur. Entretien, tandis que les techniciens commencent à mettre en place son décor. Demain les répétitions commencent, in situ. Enfin.

Après *Ivanov*, *La Mouette* et *Cercle de famille pour trois sœurs*, vous revenez au Tchekhov original avec *Platonov*, par une sorte de cheminement à rebours.

J'ai fréquenté pendant une dizaine d'années l'adulte Tchekhov, l'homme mature, je me retrouve devant l'homme jeune, presque adolescent, de *Platonov*. Je ne pense pas que j'aurais monté la pièce il y a dix ans. Je n'ai pas pensé stratégiquement ce chemin à rebours. Je l'ai suivi sans l'avoir véritablement décidé.

Comment avez-vous adapté *Platonov* ?

J'ai travaillé seul à partir des traductions qui existent. Il y a deux ou trois versions différentes du texte. Tchekhov a écrit un premier jet, qu'il a raturé avec un crayon bleu ou un crayon rouge ; puis il est revenu dessus et l'a raturé avec un autre crayon. Il y a donc des traductions très différentes. Y compris en Russie. Ainsi, aucune traduction française ne reprend une version que j'ai trouvée en Italie, où, dans le premier acte, *Platonov* raconte la mort de son père, en un beau monologue, riche de renseignements sur le personnage. *Platonov* est un brouillon génial, foisonnant, qui donne l'impression d'être plus dans un roman que dans une pièce de théâtre.

De quelle manière travaillez-vous ?

D'une manière très scolaire : quatre mois d'écriture (août, septembre, octobre, novembre), quatre heures par jour, pour une adaptation de 150 pages. Comme pour *Ivanov* et *La Mouette*, je me suis posé, à chaque mot, la question de son emploi aujourd'hui. Sans vouloir être moderne à tout prix, en cherchant dans la langue ce qui me convainc.

Comment en ressort le personnage ?

Comme un trou noir, une zone obscure. Comme contraint par les

autres à être *Platonov*. En même temps, il est un caractère fascinant, une espèce d'anarchiste, un antisocial qui tient un rôle institutionnel puisqu'il est instituteur. C'est un des points nodaux du personnage, cette tâche institutionnelle, doublée d'un discours totalement antisocial. Il a une figure de révolté, et en même temps, il est monstrueusement retors et faible avec les femmes, et cette faiblesse est utilisée par les autres. Malgré cela, ils vont à *Platonov* comme on va au tigre. Alors il ne faut pas vous étonner s'il vous arrache la main lorsque vous frôlez sa cage.

C'est pourtant lui qui est dévoré à la fin.

Oui, mais il se dévore lui-même. Son parcours est inéluctable. La pièce se passe dans une durée de trois semaines. Il reste à ce garçon peu de temps à vivre. Il le sent. Chaque moment est ultime, et le place dans une radicalité excessive, dans un excès permanent, et dans l'ultime permanent de chaque situation. Il a quelque chose à voir avec les situationnistes.

En quoi ?

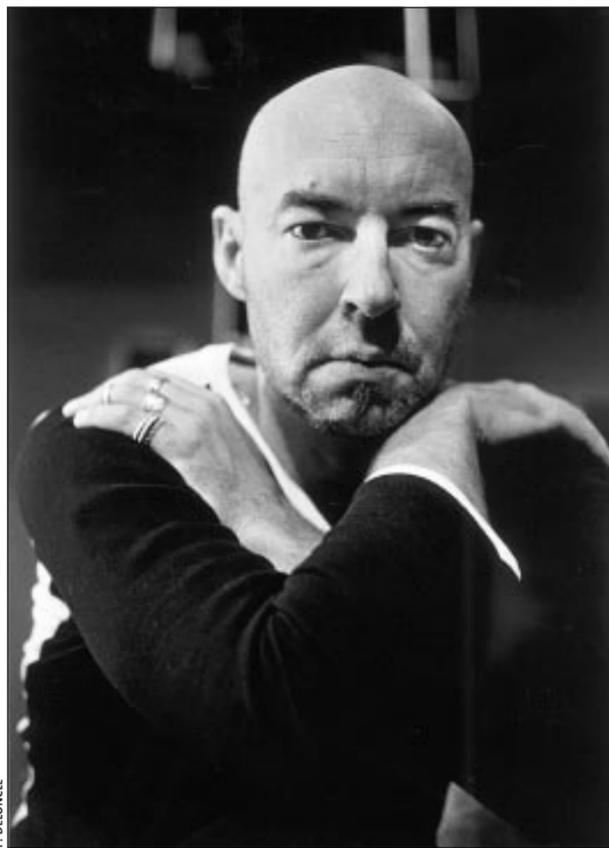
Dans le fondement même du situationnisme, d'être révélateur, d'éclairer des situations de la vie quotidienne qui restent obscures, qui ne seraient pas révélées s'il n'était pas là. La présence de *Platonov* rend l'invisible visible. Par ce qu'il fait ou par ce qu'il propose. En cela il est situationniste.

Votre intimité avec les situationnistes vous a-t-elle aidé à le connaître ?

Il suffit d'ouvrir les yeux autour de vous ou en vous pour trouver des renseignements sur *Platonov*. S'il n'est pas quelque part en vous, vous avez croisé cet homme. Quand on avait dix ans, il était le fier-à-bras de la classe qui séduisait les filles dans la cour de récréation ; à 16, 17 ans l'adolescent révolté, sombre, exubérant ; à 20 ans, le militant politique tellement beau, et parlant si bien, qu'il fascinait chacun.

Face à lui, les spectateurs ne sont-ils pas dans une situation proche de ses interlocuteurs ?

Oui, dans la fascination, l'attraction, la répulsion, l'agacement. Parce qu'il prend le temps aussi. Il nous propose un nouveau type. En Russie ils l'appellent le Don Juan russe. La pièce y est très importante, c'est Hamlet. Il est tellement différent de ce qu'on voit d'habitude



« La Cour me paraît attractive et désirable. Elle ne me fait pas peur ».

au théâtre qu'on a besoin de temps pour le découvrir. Comme une information au journal : si elle est vraiment nouvelle, on ne l'explique pas en une minute. C'est pour ça qu'il y a si peu de choses nouvelles dans les journaux télévisés : on n'a pas le temps de s'arrêter. Lui, il lui faut du temps pour poser sa problématique, mais ça nous irrite, on aimerait qu'il aille plus vite, qu'il soit plus dans les codes, dans ce qu'on sait.

A dix jours de la générale, est-ce qu'il bouge encore ?

Le cinquième acte est très étrange. Il est quasiment mort pour moi. Il meurt au quatrième acte, et au cinquième acte, les autres pensent qu'il est vivant, ils s'activent et règlent leurs comptes avec lui sans le voir. On est en enfer. J'ai mis au premier acte des histoires de paradis, aux deuxième et troisième des histoires de purgatoire, et au dernier, l'enfer. Parce qu'il y a

ce parcours quasi biblique, de sacrifice, de victime expiatoire, un chemin karmique. Chaque acte est construit autour des trois femmes en cercles infernaux, en spirales.

Vous avez conservé l'équipe avec laquelle vous travaillez sur Tchekhov depuis plusieurs années.

Notre démarche est communautaire. Il y a une méthode de travail aimée par le groupe et inventée, un peu, par le metteur en scène. Il y a une fraternité et une envie de travailler les uns avec les autres. Il y a un amour de l'autre avec ce que ça comporte de passion-haine. Il y a une reconnaissance du leader qui est moi, et un respect, un amour, une reconnaissance, pour ce leader, qui est réciproque.

Tchekhov a servi de ciment à ces années ?

C'est le ciment idéal. Il oblige l'acteur à être co-producteur du spectacle, il l'oblige à être créatif.

Tchekhov est exigeant et *Platonov* plus encore. Je suis un metteur en scène qui joue, ça fait partie de la méthode, retrouver mes camarades dans les loges, être avec eux les dix derniers jours, oublier la mise en scène pour me consacrer à mon rôle, celui d'Ossip.

Depuis combien de temps répétez-vous ?

Trois mois, c'est trop peu. C'est le temps nécessaire pour un spectacle de deux heures, insuffisant pour *Platonov*. Il a manqué quinze jours pour être tranquille. Si on veut jouer dans un espace qui fait 35 mètres d'ouverture, avec une hauteur de 35 mètres pour deux mille personnes, c'est impensable de répéter huit jours dans cet espace après deux mois dans un théâtre fermé qui fait quatorze mètres sur douze.

Je suis venu voir la Cour l'an dernier quand les techniciens travaillaient. Je l'ai regardée, dessinée, photographiée. J'aime cet espace, parce que mes parents m'y emmenaient quand j'avais six ou sept ans. J'ai toujours fréquenté Avignon. La Cour me paraît attractive et désirable. Elle ne me fait pas peur.

Y a-t-il eu une préparation spécifique ?

Nous sommes partis trois semaines travailler en plein air. Comme un sport : les gens qui préparent un match de football ne s'entraînent pas en salle sur un terrain de handball jusqu'à la veille du match. Proposez ça à un entraîneur, il va hurler. Je suis l'entraîneur de cette équipe, et j'ai prévu trois semaines de mise en condition de mes acteurs pour affronter le plein air, le soleil, le vent, la pluie, l'espace.

On a travaillé avec le théâtre d'Emilie-Romagne et le Festival de Santarcangelo. Ils ont accepté de monter une simulation de la façade de la Cour avec un échafaudage. On s'est mis dans les horaires d'Avignon : dix heures du soir à cinq ou six heures du matin. On a acquis ce rythme organique, on est dedans, prêts à affronter cette épreuve de jouer quatre heures et demie devant deux mille personnes pendant dix jours.

Propos recueillis par Jean-Louis Perrier

★ *Platonov*, du 5 au 15, sauf les 9 et 14, à 22 heures, Cour d'honneur.

PARCOURS

Eric Lacascade est né en 1959. En 1983, il fonde avec Guy Allouche le Théâtre du Ballatum, qui s'impose comme l'une des meilleures jeunes compagnies françaises des années 1980-1990, avec des spectacles inspirés par Roland Topor, Enzo Cormann, David Mamet, Stig Dagerman, Sophocle, Marivaux ou Tchekhov. En 1997, le Ballatum met fin à son histoire. Eric Lacascade prend la direction du Centre dramatique national de Normandie, à Caen, où il crée un Centre de recherche et d'expérimentations théâtrales (CRET). Programmation de haut niveau, où se retrouvent quelques-uns des invités d'Avignon 2002 : Romeo Castellucci, Pippo Delbono ou Rodrigo Garcia. Après avoir mis en scène un triptyque intitulé *A la vie, à l'amour, à la mort* (d'après Racine, Claudel et Eugène Ionesco), il s'est lancé dans un autre triptyque, consacré à Tchekhov, et invité au Festival d'Avignon, en 2000. Cette association d'*Ivanov*, de *La Mouette* et d'un *Cercle de famille pour trois sœurs* est représentatif du « théâtre-laboratoire » qu'affectionne Eric Lacascade, metteur en scène amateur de défis artistiques, engagé depuis dix ans dans un dialogue très personnel avec l'œuvre de Tchekhov.

Christophe Grégoire interprète *Platonov*

La voie « juste »

Vagny, un petit bourg, près de Remiremont. Christophe Grégoire (*Platonov*), 38 ans, vient des Vosges. Comme ceux des vallées, une fois l'an, il a découvert la scène à Bussang, au Théâtre du Peuple. *Don Juan* peut-être. Il peut utiliser le mot « magie » pour dire Bussang. Avec fierté d'en être. Au collège de Vagny, il y a ce professeur d'allemand qui fait jouer les élèves. Le premier « rôle » de Christophe a dû être en allemand. Trop fugace pour imaginer en faire un métier. Au lycée de Remiremont, c'est plutôt fraisage, tournage et résistance des matériaux. De sa terre de sapins, peu ouverte au livre, il retient une sympathie pour l'Est, son côté mélancolique, son rapport rude au langage. Parole lourde, économe, efficace. De soi, on parle encore moins : « *A priori, le langage, parlé ou écrit, n'est pas un ami. Il contient une charge explosive à manier avec précaution. Pour cela, j'aime prendre les mots des autres. Pour cela, j'aime me battre avec les mots en scène.* »

Il oblique vers l'école d'éducateurs de Nancy. Il y a une place à prendre auprès des gens, la sensation d'être utile, de peser de son poids sur le monde. Il est « happé » simultanément par le social et le théâtre. Il a vu *Godot* à Nancy. Le théâtre qu'il pratique est très physique, il cherche l'immédiateté, le concret. Il travaille auprès de mongoliens, de pensionnaires d'un foyer de semi-liberté, dans le quartier du Haut-du-Lièvre. La voie choisie lui

paraît « juste ». Il n'en démord plus. Son mémoire sera sur « Théâtre et prévention spécialisée ».

Objecteur de conscience, il intègre le Théâtre du Mantois, dans le quartier du Val-Fourré, à Mantes-la-Jolie, Yvelines. Une « plongée dans la matière théâtre », où il s'agit aussi de coller les timbres, régler les lumières, construire les décors. Simultanément, il forme et il est formé. Il prolonge. Puis tente l'acteur à Paris. Attentes, courses à l'audition. Il se sent devenir « étriqué ». Le voici en Normandie. Il tourne, puis monte et interprète *La Maladie d'être mouche*. Le voilà chez Eric Lacascade à Caen. Il manque un comédien pour *La Mouette*. Il sera Treplev. Avant de rebondir, d'évidence, dans la peau de *Platonov*.

Acteur, c'est être pris par ce trac monstrueux, avec l'envie folle d'y aller en partage. Toujours, une question revient le tarauder : comment se justifier d'être au devant de la scène ? Avec la réponse aussi sec : c'est Pirandello ou c'est Tchekhov que tu sers. *Platonov*, ne l'interroge pas autrement : que signifie cette prétention à être là ? « *En fin de compte, il n'y a pas eu de fracture dans ma vie. Je n'ai pas énormément changé. J'ai abordé mon travail de comédien comme celui d'éducateur. Je n'ai rien à renier. La Cour d'honneur d'Avignon est considérable, bien sûr, mais le Théâtre de Bussang ne l'est pas moins.* »

J.-L. P.

<p>Théâtre de papier 13h La confession d'Abraham de Mohamed Kacimi Compagnie Pop Théâtre Mise en scène Alan Lecocq et Annie Bizeau Jury 1992 Du 5 au 25 juillet relâche le 14</p>	<p>Cirque 15h30 Arbeit, Hinz et Kunz de Nikolaus, Christian Lucas et Jörg Müller Compagnie Fre-O-C-Comp Mise en scène Hindrich L. Cas Durée 1h11 Du 5 au 25 juillet relâche le 14, 22</p>	<p>Théâtre 17h30 In cauda venenum de Pascal Adam Compagnie C'est la nuit Mise en scène Pascal Adam Durée 1h20 Du 5 au 25 juillet relâche le 15</p>	<p>Cabaret 19h30 Cabaret pour inventer la langue Textes de Gherasim Luca, Valère Novarina, Jean-Pierre Verheggen Compagnie Ici et maintenant théâtre Mise en scène Christine Berg Durée 1h Du 5 au 25 juillet relâche le 15</p>	<p>Théâtre 21h Chat en poche de Georges Feydeau Compagnie Atypic théâtre Mise en scène Jérémy Lié Durée 1h30 Du 5 au 25 juillet relâche le 14, 15, 22</p>
---	---	--	---	---

CHAMPAGNE ARDENNES
AU FESTIVAL D'AVIGNON

Caserne des Pompiers 116 rue de la Carrière 04 90 86 57 34

L'Allemande Sasha Waltz, la Française Catherine Diverrès, la Brésilienne Lia Rodrigues et le Hongrois Josef Nadj, de Berlin à Rio de Janeiro, en passant par la Bretagne et la Pologne, croisent leurs identités. Ils plantent leurs danses sensibles et fortes au cœur de l'histoire pour mieux transgresser le réel et dire les aspirations des hommes

Topographie berlinoise de Sasha Waltz

Laszlo hurle. A force de courir autour des arbres en pierre du jardin de l'Exil, enclos dans le Musée juif de l'architecte Libeskind, il est tombé sur le dos. Ces pleurs d'enfant, dans cet endroit où règne le silence, font que les visiteurs se regardent, surpris, presque gênés. Sasha Waltz s'est précipitée, et tente d'apaiser son fils. Jochen Sandig, le père, reste à l'écart. Ce dernier est aussi l'administrateur, et le dramaturge, de la compagnie de danse Sasha Waltz & Guests, installée depuis janvier 2000 à la Schaubühne de la Lehninger Platz. Ayant quitté Paris pour assister à une représentation de *noBody*, la création préparée pour la Cour d'honneur du Festival d'Avignon, on a voulu découvrir le Berlin de Sasha Waltz. On ne pouvait souhaiter meilleur guide. Tant elle pompe le suc et l'énergie de son travail dans cette ville, où elle s'est installée en 1990, juste après la chute du mur, et qu'elle n'a cessé depuis de mettre en scène pour interroger l'histoire allemande. La proche, et la plus lointaine.

Pour Sasha Waltz, née en 1963 à Karlsruhe, l'histoire de son pays commence à l'Holocauste. Si on est au Musée juif, situé sur Lindenstrasse, c'est aussi parce que la chorégraphe acceptait en 1999, malgré sa frayeur, d'imaginer une mise en espace chorégraphique pour l'inauguration. Elle nous montre la manière dont elle avait disposé, en grappes, les corps de ses danseurs ; comment le public circulait dans ce bâtiment angoissant dont la forme exprime



PHOTOS ANNE MANGIER



me à la fois l'éclair et la foudre. « C'était très lourd de travailler dans ce vide absolu – il n'y avait pas encore d'exposition permanente consacrée à l'histoire des juifs d'Allemagne, explique Sasha Waltz. Face à cette architecture, dans laquelle aucune paroi ne semble droite, nous éprouvions une véritable souffrance physique. »

Ce travail inaugural, accepté jusqu'au vertige, fortifie Sasha Waltz. Et la jette dans la problématique du corps souffrant, qui sera la thématique principale de *Körper*, à ce jour sa pièce la plus aboutie, avec laquelle elle signe sa nomination à la Schaubühne, qu'elle dirige aux côtés du metteur en scène Thomas Ostermeier. Pour épuiser son propos, elle décide d'une trilogie, se risquant à aborder dans *S* la question du sexe. *noBody*, qui vient à Avi-

gnon, dans la cour du Palais des papes, devrait cerner tout ce qui est de l'ordre de l'esprit, de l'âme. Une question qui n'a jamais cessé de tourmenter la danse... Après avoir admiré les splendides bâtiments que les architectes du monde entier sont venus déposer à Berlin en offrande au capitalisme triomphant, le minibus s'arrête dans l'Allee der Kosmonauten. Jochen Sandig et Sasha Waltz ne se rappellent déjà plus avec précision où passait la ligne de démarcation entre les deux Allemagnes. Quand le mur est tombé, ils se sont installés, et de très nombreux artistes avec eux, dans le quartier de Mitte, « parce que là nous étions traversés par cette énergie incomparable que donne l'impression de vivre l'histoire en direct ». Cette sensation existentielle d'être au cœur des événe-

ments est une constante de l'œuvre de l'artiste. De 1995 à 1998, elle explore méthodiquement ce Berlin-Est, interdit, fantasmé. A partir d'interviews réalisés auprès des habitants de cette fameuse Allee der Kosmonauten, sur des images d'Elliot Kaplan, le vidéaste de Merce Cunningham, elle crée une pièce au titre homonyme, soit le quotidien-type d'une famille vivant dans une de ces impressionnantes barres HLM, emblématiques de feu Berlin-Est. En 1997, *Zweiland*, pièce schizophrène, rebondit directement sur les effets de la division de la ville en deux blocs. *Nam Zemlje*, mise en chantier en 1998 dans la campagne moscovite, constate sur le terrain même où il a flamboyé les restes consumés du marxisme-léninisme.

Nouvel arrêt. On est au Podewil, dans Klosterstrasse, sorte d'ancienne école, où Jochen Sandig et la chorégraphe ont posé leurs valises en 1994. Le Podewil a vu ses subventions coupées il y a deux mois. Des affiches témoignent encore du combat mené, et depuis gagné, pour ces studios, dédiés à l'expérimental et aux performances, restent ouverts. C'est là que crée le Français Xavier Le Roy, dont l'œuvre sans concession vient de recevoir, en France, le Prix de la critique. « Après le Podewil, on a eu envie d'un endroit où nous serions indépendants, expli-

que Jochen Sandig, qui a rencontré Sasha Waltz au printemps 1993. On a trouvé le *Sophiensaele*, dans le quartier juif du Hackescher Markt. Il s'agissait d'une ancienne salle des fêtes des syndicats, un des lieux fondateurs du Parti communiste allemand, fréquenté assidûment par Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht. Maxime Gorki y a eu pendant quelque temps un atelier d'imprimerie. »

Sophiensaele ouvrait en 1996 avec *Allee der Kosmonauten*. C'est la trilogie sur la chute du communisme et ses effets qui ouvrent les portes de la Schaubühne. Encore une halte : Sasha Waltz nous emmène dans la cour de l'immeuble où elle vit. Une de ces cours qui reliaient les ensembles d'habitations et les ateliers entre eux. Aujourd'hui piétonnier, ce dédale a été investi par les galeries, les cafés, et la mode. Atablées dehors, on entend soudain un enfant hurler. Sasha Waltz n'a que le temps de se lever, direction le tas de sable où Laszlo est supposé jouer. On voit la chorégraphe revenir aussi vite qu'elle était partie : « Ce n'était pas lui ! », s'excuse-t-elle, avec un sourire contrit.

Dominique Fréard
(envoyée spéciale à Berlin)

★ *noBody*, du 19 au 27, sauf le 23, à 22 heures, Cour d'honneur.

Projets européens

La culture à Berlin, plus que dans toute autre ville d'Allemagne, est en faillite. William Forsythe est menacé à Francfort, et Wuppertal veut fermer son théâtre municipal, ce qui devrait gêner Pina Bausch. Il n'empêche qu'à la Schaubühne, les finan-

ces de la danse sont florissantes, à cause des tournées. Le partage initial du budget, dans lequel le théâtre recevait 70 %, devrait être revu dans le sens d'une égalité entre les deux arts. La compagnie attire un nombreux public amateur d'expé-

riences : « On n'est pas dans le répertoire, ici, on n'est pas au bureau ou à l'usine. Je n'ai pas d'autres ambitions que le beau. On mettra la pression pour obtenir la qualité de travail que nous voulons », explique Sasha Waltz, extrêmement attentive par ailleurs à ce que les salaires de ses danseurs soient les mêmes que celui des comédiens. « Je crois que c'est la première fois qu'il y a cette égalité », reprend Jochen Sandig, dramaturge mais aussi administrateur de la compagnie. La chorégraphe a envie de se diriger vers la mise en mouvement d'opéras. Gageons qu'elle saura défendre son travail à hauteur des cachets que touchent musiciens et chanteurs. Et, elle aura raison.

« Je suis de plus en plus intéressée par tout ce qui est déplacements de groupe, choral », dit la chorégraphe, actuellement en pourparlers pour un *Moïse et Aaron* qui serait monté à Stuttgart par le Suisse Jossi Wieler. Elle prépare un projet pour la nouvelle manifestation que Gérard Mortier, à Salzbourg, doit organiser dans la Ruhr, en 2004. Elle a déjà dit oui au Festival de Grenade pour mettre en scène en 2005 *Le Roi Arthur* de Purcell. « Pour moi, c'est un rêve de créer dans les jardins de l'Alhambra ! », se réjouit Sasha Waltz. Cette artiste n'a pas fini de surprendre. Car elle ne sera jamais là où on l'attend. Sa prochaine chorégraphie aura pour thème l'Etat et ses symboles.

Elle sera créée en 2003 dans le cadre de Graz (Autriche), capitale culturelle européenne. La réussite sied à la chorégraphe. Elle veut partager son espace magnifique avec les chorégraphes issus de sa compagnie, tels Luc Denberry, Juan Cruz Diaz de Garaio Esnaola, Joakim NaBi Olsson, mais aussi avec ceux dont les travaux l'intéresse : Benoît Lachambre, Emio Greco, Xavier Le Roy, Gilles Jobin, Anna Hüber. Joli bouquet !

PARCOURS

Fille d'architecte, le rêve d'enfant de Sasha Waltz était de devenir artiste visuelle. Un atelier de danse de l'Américaine Laurie Booth, suivi à Fribourg alors qu'elle avait 15 ans, en décide autrement. Elle n'a de cesse jusqu'à l'âge de 18 ans de suivre tous les cours possible. Ainsi elle rencontre Steve Paxton, figure majeure des années 1970. Elle se forme à Amsterdam, jugeant l'Ecole d'Essen trop académique. Elle garde un souvenir extraordinaire des six semaines passées au Naropa Institute, d'obédience bouddhiste, à Boulder, dans le Colorado. Après Amsterdam, elle s'envole pour New York et danse chez Lisa Kraus. Ses compagnons s'appellent : John Jasperse, Meg Stuart. *Small World*.

TROUPE

Pour sa création *noBody*, Sasha Waltz a recruté huit danseurs de l'Ecole d'Essen, temple de l'expressionnisme allemand, aujourd'hui dirigée par Lützt Forster, un ancien et sublime danseur de chez Pina Bausch. C'est la première fois que la chorégraphe berlinoise travaille avec des étudiants. Parmi eux, citons la Française Clémentine Deluy et Thusnelda Mercy, la fille de Malou Airaud et de Dominique Mercy, danseurs mythiques du TanzTheater de Wuppertal. *Small World*.



SAISON 2002 / 2003

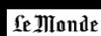
- DANSE WILLIAM FORSYTHE · BALLETT FRANKFURT
- DANSE CANTIERI · CATHERINE DIVERRÈS
- DANSE BABELLE HEUREUSE · JOSÉ MONTALVO · DOMINIQUE HERVIEU
- THÉÂTRE LE TRAITEMENT · MARTIN CRIMP · NATHALIE RICHARD
- THÉÂTRE LA COMPAGNIE DES SPECTRES · LYDIE SALVAYRE · MÓNICA ESPINA
- COMÉDIE MUSICALE CONCHA BONITA · ALFREDO ARIAS · RENÉ DE CECCATTY · NICOLA PIOVANI
- CONCERT NICOLA PIOVANI
- DANSE / JEUNE PUBLIC LES FABLES À LA FONTAINE
- THÉÂTRE LEUTTI · SOPHIE PEREZ
- DANSE SOLO FOR TWO / DÉLICIEUSES · STORM / NATHALIE PERNETTE
- CABARET FEMME... FEMMES · HÉLÈNE DELAVALLT · JEAN-CLAUDE GALLOTTA
- CONCERT ORIENTS · SAPHO AVEC L'ORCHESTRE DE NAZARETH
- THÉÂTRE MEDEA · EURIPIDE · DEBORAH WARNER
- THÉÂTRE LES HOMMES SANS AVEU · YANN APPERRY · BELISA JAOL
- THÉÂTRE HOFFMANNIANA · ANDRÉ TARKOVSKI · DIETRICH SAGERT
- THÉÂTRE THE POWERBOOK · JEANETTE WINTERSON · DEBORAH WARNER
- THÉÂTRE LA COUR DES GRANDS · JÉRÔME DESCHAMPS · MACHA MAKÉTEFF
- DANSE STRATES ET SPHÈRES · CHRISTOPHE HALEB
- THÉÂTRE JE CROIS QUE VOUS M'AVEZ MAL COMPRIS · RODRIGO GARCÍA
- DANSE RÉCRÉATION PRIMITIVE · MERLIN NYAKAM
- DANSE / CONCERT FLAMENCO · EVA YERBABUENA / JOAQUÍN GRILLO / ENRIQUE MORENTE
- DANSE KAROLE ARMITAGE / MALOU AIRAUDO · CCN-BALLET DE LORRAINE
- THÉÂTRE PLAIDOYER EN FAVEUR DES LARMES D'HÉRACLITE · BRUNO BAYEN
- DANSE À LA RECHERCHE DE MISTER K. · MARYSE DELENTE · BALLET DU NORD
- DANSE MIKHAIL BARYSHNIKOV · WHITE OAK DANCE PROJECT
- DANSE / MUSIQUE BUENOS AIRES TANGO 2

THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT

1 place du Trocadéro
75116 Paris
métro Trocadéro

ABONNEZ-VOUS
01 53 65 30 00

www.theatre-chailot.fr



CENTRE dramatique NATIONAL de MONTREUIL
direction Gilberte Tsai

SAISON 02/03

REQUIEM OPUS 61
MOHAMED ROUABHI

LE SEL DE LA TERRE
DIPTYQUE
ASSERVIES
SUE GLOVER

CANIS LUPUS
CRÉATION
LA COMPAGNIE LES LOUPS

REGARDE LES FILS DE L'ULSTER MARCHANT VERS LA SOMME
FRANCK MC GUINNESS
GUY PIERRE COULEAU

PIÈCE(S) DÉTACHÉE(S)
PIÈCE CHORÉGRAPHIQUE
TOMÉO VERGÈS

ROBINSON, VOYAGE AU PAYS DE NULLE PART
CRÉATION
BÉRANGÈRE JANNELLE

UNE ÉTINCELLE D'ÉTERNITÉ
CRÉATION
LIN YUAN SHANG

WIJDAN
CONCERT
CRÉATION
AFRICOLOR
EN SEINE
SAINT DENIS

SUR LE VIF
CRÉATION
GILBERTE TSAI
AVEC LA COLLABORATION
DE JEAN-CHRISTOPHE BAILLY

MÉTÉO
CRÉATION FESTIVAL
MUSIQUE ACTION 2003

TRANSIT 03
CARTE BLANCHE À RODOLPHE BURGER,
OLIVIER CADIOT, PIERRE ALFÉRI

26 PLACE JEAN JAURÈS 93100 MONTREUIL
MÉTRO : MAIRIE DE MONTREUIL
01 48 70 48 90 WWW.CDNM-THEATRE-MONTREUIL.COM



« San ».



« Formas breves ».



TRISTAN VALES/ENGERAND

MOUVEMENT

Sur le papier, le projet *Les Philosophes* de Josef Nadj a quelque chose d'un étouffé-chrétien : accéder à la danse à travers un parcours initiatique d'installations vidéo suivies d'un film. Du Nadj, ça se mérite ! Cela dit, trêve de plaisanterie, le chorégraphe connaît son affaire. Les images sont là pour distiller sa conception du temps, mais surtout contenir des indices qui seront révélés, éclairés par la danse. Enfin, la danse : ce mouvement quasi ininterrompu qui emboîte les corps et les escamote, qui bégaie, qui tâtonne, la tête dans les épaules, le dos courbé. Pour cette plongée labyrinthique, il s'appuie sur les écrits du philosophe polonais Bruno Schulz, qui fut fusillé en 1942 par les nazis. Cette pièce, que nous avons découverte au Festival de Cannes, en 2001, développe, plus ouvertement que d'habitude, un des grands thèmes du chorégraphe : celui du maître qui sait émanciper la pensée, affranchir le corps. Pour Josef Nadj, aucun doute à avoir : ses guides sont les écrivains et les visionnaires, à tendance métaphysique, qu'il amasse et conserve avec un soin d'entomologiste dans des bibliothèques secrètes.

Rosita Boisseau

★ *Formas breves* et *San*, du 24 au 27 à 18 heures, Gymnase Aubanel.

Catherine Diverrès et Lia Rodrigues rendent un « Hommage à Oskar Schlemmer », une des figures majeures de Bauhaus La dialectique du lointain et du proche

L'« excentrique est en voie de disparition. Tout se fait conformément à la norme. Et pourtant je pourrais tout à fait m'imaginer qu'un amateur aujourd'hui, fanatiquement enthousiaste par exemple de la sculpture archaïque, puisse, dans la fréquentation de cet univers du passé, gagner en stature, en vie intérieure. » Ainsi parlait, dans les années 1925-1926, Oskar Schlemmer, peintre, sculpteur, homme de théâtre, danseur et inventeur du fameux Ballet triadique. Une des figures principales du mouvement du Bauhaus, de Weimar à Dessau.

C'est dans cette dialectique du lointain et du proche que s'inscrit *Hommage à Oskar Schlemmer*, initia-

lement une commande de la manifestation lisboète Culturgest, aux chorégraphes Catherine Diverrès et Lia Rodrigues. S'écartant volontairement de l'œuvre spectaculaire et de la tentation du mimétisme, Catherine Diverrès, qui s'est inspirée d'un ouvrage sur la peinture chinoise du XVI^e siècle pour intituler sa pièce *San* (« Lointain »), a privilégié, tout comme sa consœur brésilienne Lia Rodrigues, l'activiste-théoricien, l'homme à contre-courant de son époque. Pendant que Loïe Fuller et Mary Wigman prônaient un mouvement organique et expressif, l'artiste allemand, lui, enchaînait les corps dans des costumes-sculptures entre abstraction et figuration. « En travaillant sur les

écrits de Schlemmer, j'ai été frappée par la multiplicité des actions qu'il a menées à son époque dans la peinture, la performance, la politique aussi », commente la militante qu'est Lia Rodrigues. « Il discutait déjà de ce qui nous obsède aujourd'hui : l'intégration des arts et la disparition des frontières entre théâtre, danse, musique, arts plastiques. » Silvia Soter, dramaturge de Rodrigues pour ce spectacle intitulé *Formas breves* (« Formes brèves »), ajoute : « Bien que le Brésil reste l'espace-temps incontournable de cette pièce, la fréquentation des écrits de Schlemmer nous a permis de mettre en évidence des traits qui se trouvaient déjà dans la recherche de Lia, tels la simplicité, la force formelle des corps. »

Lia Rodrigues en effet met en scène un corps paradoxal, à la fois charnel et bridé, organique et mécanique. Ainsi, dans *Ce dont nous sommes faits*, pièce présentée cette saison à Paris, elle déploie deux parties distinctes : la première présente des danseurs nus dans des poses si baroques qu'on finit par perdre de vue leur anatomie pour ne plus contempler que des blocs de chair composant des totems archaïques ; la seconde fait défiler des corps caparaçonnés d'uniformes à la mode, vivants porte-drapeaux de slogans du type « Parce que je le vauds bien ». « Schlemmer m'a donné, ainsi qu'aux trois interprètes avec lesquels j'ai collaboré, la possibilité de développer les questions que nous nous posons sur le corps », poursuit

Lia Rodrigues. « Comme lui, nous tentons de mener le corps, si familier, jusqu'à un certain point d'étrangeté. Par ailleurs, l'idée de la mécanisation se retrouve dans *Formas breves*, qui se déroule pour une grande partie dans le silence, mais utilise aussi la musique techno, qui tend à l'instrumentalisation des êtres. »

San, de Catherine Diverrès, directrice du Centre chorégraphique de Rennes, se déroule sur fond de bruits de machines évoquant les débuts de l'industrialisation, de bottes claquant sur le sol pour rappeler la montée du nazisme. La chorégraphe a beau déambuler très loin de chez elle, on retrouve son versant sombre, sa passion pour le politique. Aussi biaisé soit-il, son trajet vers Oskar Schlemmer va droit. « J'ai beaucoup réfléchi à l'époque difficile où Schlemmer a vécu, à ses positions qui lui valurent d'être privé d'enseignement par les nationaux-socialistes », indique-t-elle. « J'ai également été fascinée par la quasi-schizophrénie qu'il vivait, tiraillé entre la peinture et la danse, entre la toile à deux dimensions et l'espace à trois dimensions. »

Cette tension intime et artistique, Catherine Diverrès, qui avance en écorchée sur un fil de danse tendu au-dessus du vide, en a fait le cœur du débat. Elle précise : « Je me suis posée la question de la peinture en tant que chorégraphe. D'où une scénographie qui renvoie à un aplat grâce à un double cadre en tulle. Cette contrainte d'un espace très

Convaincue de l'impact de l'art sur la vie des gens, la chorégraphe brésilienne se produit avec sa compagnie dans tous les lieux possibles

Lia Rodrigues, la militante

Dans un pays dont elle dit qu'il vit en « état de guerre silencieuse », Lia Rodrigues s'engage sur de multiples fronts depuis la création de sa compagnie à Rio de Janeiro, en 1990. « Je crois d'abord et avant tout que créer au Brésil aujourd'hui est révolutionnaire en soi, libertaire », confie la chorégraphe, interprète chez Maguy Marin entre 1980 et 1982. « Un processus continu d'affirmation, d'investissement, et aussi de résistance et de connaissance. Un pays se construit au jour le jour avec chacun d'entre nous, et chacun en est responsable. La culture est génératrice de dignité et de citoyenneté. Plus il y a d'informations, moins il y a de préjugés. »

Dès 1992, Lia Rodrigues met en place le Festival de danse Panorama, qui présente de jeunes créateurs brésiliens et tente de faire circuler les idées. Quasiment sans argent à l'origine, cette manifestation est en passe de devenir un festival remarqué, programmé dans deux théâtres importants de Rio de Janeiro.

En 2001, Lia Rodrigues a coordonné à la demande de la Banque BNDES un festival d'action sociale présentant des pièces créées avec des enfants et des adolescents des favelas. Convaincue de l'impact de l'art sur la vie des gens, elle se produit avec sa compagnie dans tous les lieux possibles, le plus souvent gratuitement.

Parallèlement, elle fait partie d'une ONG, Amigas do Peitos (Les Amis de la poitrine), qui encourage l'allaitement maternel dans un pays où la mortalité infantile est très élevée. Elle est également membre du RED, réseau de production culturelle à but non lucratif, qui regroupe vingt-cinq cellules dans vingt et un pays d'Amérique latine et des Caraïbes : « Il s'agit de dynamiser l'interaction géographique et artistique, de stimuler les coproductions. En Amérique latine, nous sommes très isolés, mais d'un pays à l'autre, les problèmes se ressemblent. »

R. Bu

LES GEMEAUX/SCEAUX/SCENE NATIONALE

SAISON 2002/2003

FEST. D'AUTOMNE / TOLSTOÏ / P. FOMENKO (Russie)

Henrik IBSEN / Alain MILIANTI
JAZZ / Julien LOURAU Quartet

TCHEKHOV / Eric LACASCADE / FESTIVAL D'AVIGNON

Marcio FARACO
JAZZ / Duo BLESING - ROUSSEAU
Rezo GABRIADZÉ

Maurice PONS / Wladyslaw ZNORKO
JAZZ / Pierre BLANCHARD et ARCOLLECTIV

Th. BERNHARD / Cl. STAVISKY / Michel BOUQUET
JAZZ / Renaud GARCIA-FONS Quintet et Trio

MOZART / FESTIVAL D'AIX / F. WITTENBRINK
Albert COHEN / Gérard GUILLAUMAT

TCHAIKOVSKY / A. DU CLOSEL / Ch. SCHIARETTI
JAZZ / Florin NICULESCU

L. DURRELL / Stuart SEIDE / FESTIVAL D'AVIGNON

Lauréat du "JAZZ À LA DÉFENSE 2002"

Gérard LESNE

JAZZ / Louis SCLAVIS

Th. MIDDLETON - W. ROWLEY / Dan JEMMETT

LES RENDEZ-VOUS CHORÉGRAPHIQUES DE SCEAUX

Ballet de l'Opéra National de Lyon,
La Camionetta, Jean-Claude RAMSEYER,
Maurice BÉJART, Joëlle BOUVIER, Michel KÉLÉMÉNIS,
Maryse DELENTE, Nasser MARTIN-GOUSSET

JAZZ / Stéphane HUCHARD
LES SWINGLE SINGERS
CHORUS 92

JAZZ / B. et E. FERRÉ - A. JEAN-MARIE
Victor HUGO / Jean-Marie VILLÉGIÉ
Patrice CARATINI JAZZ ENSEMBLE
Philippe AVRON

William SHAKESPEARE / Dominique PITOISSET

JAZZ / Michel PORTAL Quintet
SAISON JEUNE PUBLIC

01 46 61 36 67

SAISON 2002 / 2003

- Mohamed Kacimi
- Pierre Cleitman
- Alfredo Arias
- Lionel Spycher
- Thierry Georges-Louis
- Mogens Rukov
- François Rollin
- Patrick Robine
- Philippe Caubère
- Odile Darbelley
- Michel Massé
- Carole Fréchette
- Didier Lelong
- José Pliya
- Paul Fournel
- Yannis Kokkos
- Mohamed Rouabhi
- Valère Novarina
- Bertrand Bossard
- Niels Arestrup
- Jean-Pierre Darroussin
- Michel Jacquelin
- Didier Bénéreau
- Danièle Sallenave
- Olivier Py
- Claude Piéplu
- Zinedine Soualem
- René de Ceccatty
- Myriam Boyer
- Eugène Durif
- Brigitte Jaques-Wajeman
- Frédéric Bélière-Garcia
- Dimitris Dimitriadis
- Marc Feld
- Martin McDonagh
- Pierre Ardit
- Matis Hömig
- Édouard Baer
- Fellag
- Claude Bourgeyx
- Jon Fosse
- Pierre Bettencourt
- Jean-Claude Grumberg
- Thomas Vinterberg
- Christian Péreira
- Roland Schimmelpennig
- Emmanuelle Marie
- Patrick Kermann
- Marilù Marini
- André Dussollier
- Ged Marlon
- Daniel Besnehard
- Richard Morgjiève
- Isabelle Carré



Le Monde
France Inter
Télérama
mac 360
Mairie de Paris
Magasin Fnac - 0 892 68 36 22 (0,34 €/min) - www.theatredurondpoint.fr

Théâtre du Rond-Point
2bis, avenue Franklin D. Roosevelt 75008 Paris
01 44 95 98 21 / 10 - www.theatredurondpoint.fr

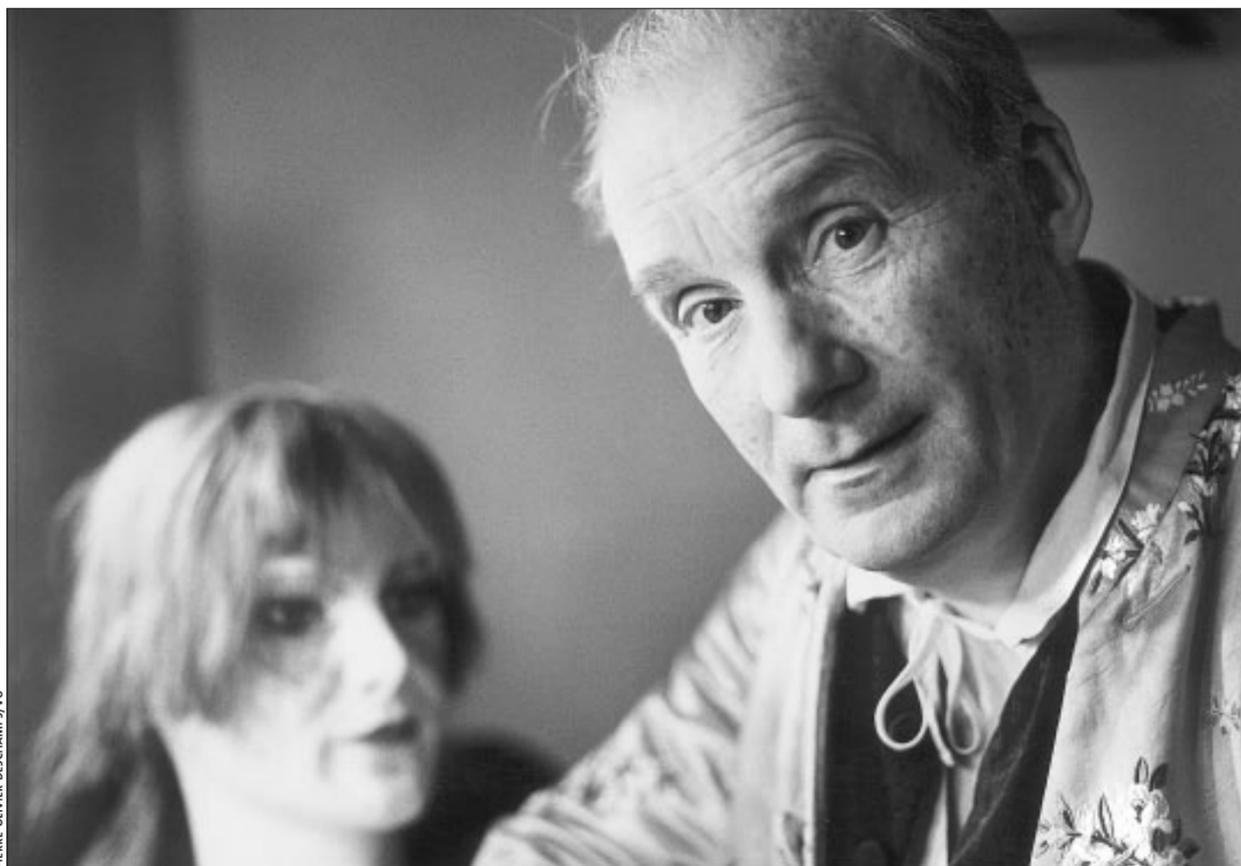
Michel Bouquet revient au Théâtre municipal, où il avait joué avec Jeanne Moreau en 1947. Il interprète *Minetti*, de Thomas Bernhard, à l'automne d'une existence toute entière dédiée à l'art dramatique. L'acteur d'Anouilh et de Chabrol, de Diderot et de Pinter, reste un voyageur traqué de l'âme. Inquiétant, ambigu, fascinant

Une vie sous l'empire du jeu

Par une de ces journées dont rien ne semble devoir troubler le cours, un homme suit les rues étroites du haut de Montmartre. Il marche d'un pas précis, presque mesuré, croisant des passants auxquels il aimerait se fondre. Mais parfois un regard le reconnaît, et alors son regard à lui, noir et incisif, ne se détourne pas. Il salue, son visage bouge à peine, mais le sourire est là. C'est Michel Bouquet, homme de Paris où il fut enfant, acteur tout entier contenu dans son art. A le voir ainsi, qui entre maintenant dans le hall de l'hôtel proche de son domicile, où il a, une fois pour toutes, décidé il y a très longtemps qu'il recevrait ceux qui veulent le rencontrer, on ne doute pas qu'une de ses enveloppes emprunte à Emmanuel Bove, un des écrivains qu'il aime tant. Laconique et inquiétant, discret et courtois, il cultive l'anonymat jusqu'à l'étrange. Pour mieux se défendre ?

Cet hôtel lui va comme un paysage, comme les bords de Loire qu'il affectionne, comme le jardin, secret et public, des plateaux du théâtre où il vit. Car il ne vit que là, ou, du moins, que pour cela : jouer. Il ne sait pas conduire, il ne sait pas nager, il dit même qu'il ne sait pas dire non. Un jour, il y a soixante ans de cela, il s'est mis aux ordres du destin, et, depuis, il a suivi le chemin qui devait le conduire à Avignon pour jouer *Minetti* dans ce Théâtre municipal où, en 1947, il a partagé *La Terrasse de midi*, de Maurice Clavel, avec Jeanne Moreau.

Mais, avant, il y eut l'enfance. Né le 6 novembre 1925, Michel Bouquet est le dernier de quatre fils. Son père, chef comptable à la préfecture de Paris, s'est enfermé dans le silence depuis qu'il est rentré de la guerre de 1914-1918. Il repartira pour celle de 1939-1845. Quatre ans prisonnier en Poméranie. Il reviendra, pour disparaître petit à petit de l'horizon familial. Michel Bouquet dit que ce fut peut-être une chance, pour l'enfant qu'il



Michel Bouquet est un comédien qui ne se plaît qu'en compagnie des comédiens, mais qui n'aime pas les compagnies.

était : renfermé, et enfermé de 7 à 14 ans dans une pension où il obéissait toujours, même au piquet, parce que la solitude des punitions lui permettait de développer son imaginaire. Après le certificat, il devient mitron dans une boulangerie de Lyon, qu'il visite encore, quand il joue dans la ville. Il a quitté Paris pendant l'exode. « Avec ma mère, on est allé à pied jusqu'à Sens. J'étais dans un état de désespérance totale. Je portais des valises, il y avait les avions sur ma tête. Je ne comprenais plus rien. On nous avait dit que l'armée française

était la première du monde, et en quelques jours tout s'effondrait : des millions de gens sur les routes, les armées allemandes qui avançaient à une vitesse incroyable, l'argent qui ne valait plus rien. C'était comme une apocalypse. J'ai ressenti un froid mortel. » La mère de Michel Bouquet est modiste. Elle travaille quelques mois à Lyon, puis rentre à Paris. Elle a toujours eu la passion du théâtre, où elle emmène son fils, qui est mécanicien-dentiste, puis manutentionnaire au service de la Loterie nationale. Un jour, à

16 ans, il cherche dans l'annuaire le téléphone de Maurice Escande. Il a eu une révélation en le voyant jouer à la Comédie-Française. Il sonne chez lui un dimanche matin. Il a préparé deux scènes. « Vous avez une belle voix et une bonne articulation », lui dit Maurice Escande, qui le prend dans son cours. Michel Bouquet sera donc comédien. Mais, avant d'en faire définitivement le choix, il se met un soir sous un marronnier, boulevard Maeshesherbes, et il se dit à lui-même : « Il faut que tu sois sûr à 100 %. Sinon, tu dois renoncer. »

« Je suis resté vingt minutes. Quand j'ai trouvé en moi que c'était oui à 100 %, je suis parti. » Dans le bar vide de l'hôtel, Michel Bouquet reste un moment silencieux. « Et si ça n'avait pas été oui ? - Je serais retourné à mon travail, j'aurais eu une vie anonyme, et je ne l'aurais plus ramené. » Ainsi se voit Michel Bouquet : comme un homme destiné à servir une force qui le gouverne. Il trouve exemplaire ce qui est arrivé à Strindberg quand il vivait à Paris. L'écrivain n'avait pas d'argent, mais il gardait précieusement un louis d'or pour rentrer en

UNIVERSITÉ

Pendant plus de vingt ans, Michel Bouquet a travaillé pour la radio. Il a commencé au Club d'essai de la radiodiffusion française, fondé en 1946. C'est là qu'il a rencontré les écrivains façonnés par l'esprit de la Résistance, comme Jean Tardieu, Etienne Gilson ou André Malraux. Là qu'il a tout appris, dit-il. « Ce fut mon université. Ces gens-là ne parlaient pas de culture ni de liberté. Ils l'incarnaient. » Pour lui, que la guerre avait pris à 14 ans et laissé à 20 ans, la radio, qu'il a pratiquée dix heures par jour, a représenté l'ouverture au monde et l'entrée en littérature.

CONSERVATOIRE

Michel Bouquet a enseigné au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, de 1977 à fin 1988. Il se souvient particulièrement de Muriel Robin, une de ses élèves les plus douées, de Denis Podalydès, sociétaire de la Comédie-Française, et de Philippe Torreton. Il pense qu'une génération n'apprend rien d'une autre. Il répétait souvent à ses élèves : « Ne faites pas du subjectif, ça n'a aucun intérêt, vous en ferez malgré vous. Faites de l'objectif. »

CINÉMA

Il a tourné dans plus de soixante-dix films, dont *La mariée était en noir*, de François Truffaut, *La Femme infidèle* et *Juste avant la nuit*, de Claude Chabrol - le cinéaste le plus important de sa carrière. Son physique lui a valu de jouer beaucoup de « salauds ». Il ne le regrette pas, mais il aurait préféré jouer « plus de vrais salauds, comme M. le Maudit ». Il a refusé de tourner avec Luis Bunuel, dans *Le Charme discret de la bourgeoisie*, parce que le cinéaste ne voulait pas le payer. Dans son dernier film, *Comment j'ai tué mon père*, d'Anne Fontaine, avec qui il a passionnément aimé travailler, Michel Bouquet interprète le père de Charles Berling.

THÉÂTRE NATIONAL POPULAIRE

Saison 2002/2003

30^e ANNIVERSAIRE-FESTIVAL DE L'UNION DES THÉÂTRES DE L'Europe

Chéreau / Dostoïevski ▶ *La mort de Danton* / Büchner / Lavaudant

▶ *Trilogia Genet* / Antonio Latella ▶ *Création S'agit et se pavane* / Bergman / Planchon ▶ *Φυγή - La fuite* / Boulgakov / Milivojević

▶ *Médée-Matérialu* / Heiner Müller / Vassiliev ▶ *Οι βάρκες - Les bacchantes* / Euripide / Sándor Zsótér ▶ *Mnemonic* / Simon McBurney ▶ *Die Spezialisten - Les spécialistes* / Marthaler ▶ *Szent György és a Sárkány - Saint Georges et le Dragon* / Weöres / Gábor Zsambéki ▶ *Valparaiso* / DeLillo / de Peretti ▶ *4.48 Psychose* / Kane / Régy ▶ *Supermarket* / Sbrljanić / Ostermeier ▶ *Edgard et sa bonne & Le dossier de Rosafol* / Labiche / Beaunesne

▶ *L'automne de mon printemps* / Rezo Gabriadzé ▶ *Hazám, Hazám* / Árpád Schilling ▶ *Le livre de ma mère* / Cohen / Hourdin ▶ *Notes de cuisine* / Rodrigo García / Perton ▶ *La tempête* / Shakespeare / Pitoiset ▶ *Le petit Eyolf* / Ibsen / Françon ▶ *Jeanne* / Pégyu / Schiaretta ▶ *Le laboureur de Bohême* / Saaz / Schiaretta ▶ *Jane Birkin*

TNP-Villeurbanne 8 place Lazare-Goujon 69100 Villeurbanne

04 78 03 30 00

www.tnp-villeurbanne.com

2002 - 2003

Théâtre Gérard Philippe Saint-Denis

L'Exception et la Règle
B. Brecht, mise en scène Alain Ollivier
7 octobre - 1^{er} décembre

Africolor
21 - 25 décembre

L'Adoration
de et par Jean-René Lemoine
6 janvier - 2 février

La Sonate des Spectres
A. Strindberg, mise en scène Daniel Jeanneteau
24 février - 30 mars

Comment une figue de paroles et pourquoi
F. Ponge, mise en scène Pierre Baux et Célie Pauthé
10 - 30 mars

L'Automne de mon printemps
Marionnettes de Tbilissi. Rezo Gabriadzé
9 - 13 avril

La Femme Fantôme
Kay Adshad, mise en scène Michael Batz
28 avril - 18 mai

La Tragédie du Vengeur
Cyril Tourneur, mise en scène Richard Brunel
26 mai - 15 juin

Centre dramatique national direction Alain Ollivier

abonnements et réservations

www.theatregerardphilippe.com

Magasins Fnac - www.fnac.com

01 48 13 70 00 0 892 68 36 22 (0,34€/min)

macif RATP Libération France inter France Culture FP fifi

02

Théâtre du Nord

Théâtre National Lille Tourcoing
Région Nord Pas-de-Calais
Direction Stuart Seide

Tél. 03 20 14 24 24

03

Léon Tolstoï *Guerre et paix* Piotr Fomenko

Anton Tchekhov *L'homme des bois* Claire Lasne

Molière *Dom Juan* Claire Lasne

Lawrence Durrell *Le Quatuor d'Alexandrie* Stuart Seide

José Pliya *Le complexe de Thénardier* Jean-Michel Ribes

Victor Hugo *Mangeront-ils ?* Benno Besson

Plaute *La marmite* Brigitte Jaques

Luigi Pirandello *Six personnages en quête d'auteur*

Emmanuel Demarcy-Mota

Philippe Minyana *Inventaires* Eva Vallejo

Gildas Milin *Anthropozoo* Gildas Milin

Bertolt Brecht *Tambours dans la nuit* Vincent Delhin, Olivier Menu



« Henry IV », 1950.

Suède. Un jour, il a rencontré un homme qui menaçait de se tuer si on ne lui donnait pas d'argent. « Allez vous acheter un revolver », lui a dit Strindberg en lui tendant son louis d'or. Pour Michel Bouquet, « ce geste est à la fois un acte de charité et une leçon de vie. Une façon de dire : il ne faut pas se plaindre, il faut agir, et puis, si on a décidé de se tuer, eh bien, on se tue et on n'embête pas les gens. »

« On ne peut pas en vouloir à des gens comme Strindberg, qui ont une lucidité supérieure », poursuit Michel Bouquet. C'est cette lucidité qu'il recherchera dans les auteurs dont il se fera l'interprète. Dès le Conservatoire, où il est avec Gérard Philipe, il commence à jouer sur les scènes parisiennes. Albert Camus l'engage pour *Les Justes*, en 1944. En 1946, il crée *Roméo et Jeannette*, de Jean Anouilh, avec Maria Casarès, Suzanne Flon et

Jean Vilar. C'est ainsi que, en 1947, il se retrouve à la première Semaine d'art, à Avignon, dans un rôle d'Hamlet moderne. Aujourd'hui, il se souvient surtout qu'« il y avait beaucoup de texte. Deux heures d'un verbiage incroyable. Mais j'ai vu Richard II dans la Cour, et j'ai été ébloui par le travail de Vilar. Il a trouvé le nombre d'or en simplifiant. C'était comme si on lisait la pièce sur un très beau velin, avec des caractères magnifiques. Tout devenait clair, dans cette histoire qui semblait étrangement, par certains côtés, à ce qu'on venait de vivre ».

En revanche, il ne faut pas compter sur Michel Bouquet pour chanter la mythologie de la troupe réunie par Jean Vilar. Sa nature indépendante l'a tenu à l'écart. Ce sera le cas tout au long de sa carrière. Michel Bouquet est un comédien qui ne se plaît qu'en compagnie des comédiens, mais qui n'aime

pas les compagnies. De même que, plus tard, il refusera trois fois la Comédie-Française, il refusera d'entrer au TNP. « J'étais très lié affectivement à Vilar. J'aurais dû être dans la troupe, mais je n'y étais pas. Je passais trois mois chez Vilar et je m'en allais. Il était certainement choqué de mes départs foudroyants. » Il joue quand les pièces d'Anouilh, qui est devenu son auteur, lui en laisse le temps. « Tu retournes à tes anouilheries, et bien, retournes à tes anouilheries », lui dit Vilar quand il refuse un rôle.

Leur collaboration cesse en 1954, à la suite d'une querelle autour du rôle d'Hamlet, que Vilar propose à Michel Bouquet. Le comédien et le « régisseur » n'ont pas la même vision du personnage. A la fin de la discussion, Vilar dit : « Je suis ignoble, mais je ne le ferai pas. » Michel Bouquet quitte aussitôt le TNP, à Chaillot, où il



« Minetti »

devoir jouer le soir même Léandre. Il ne reviendra à Avignon que vingt-cinq ans plus tard, pour être Pozzo dans *En attendant Godot*, dans la Cour d'honneur. Et là, il lui arrive ce que tout acteur redoute : le trou. Il doit quitter le plateau. Aujourd'hui encore, il parle du « traumatisme » que cela fut. C'est la raison pour laquelle, depuis, il a toujours refusé Avignon. Jusqu'à aujourd'hui.

Aujourd'hui, il y a *Minetti*, et les mots de Michel Bouquet, protégé par l'anonymat de l'hôtel, qui parle de ce qui, en soixante-cinq ans de théâtre, l'a toujours guidé : un goût farouche de la solitude, même en scène, où il a besoin d'être en première ligne. Et une conception de son travail qui l'a tenu à l'écart des grands metteurs en scène, à de rares exceptions près (Roger Planchon l'a dirigé dans *Pinter*). « Je ne supporte pas qu'on me parle du rôle, qu'on essaye de m'influencer. Je travaille suffisamment en amont pour savoir à quel personnage j'ai affaire et pour m'influencer moi-même. D'ailleurs, je suis guidé d'une façon très étrange. Il y a un moment où le personnage me dit ce que je dois faire. Tout à coup, je vois son identité, qui est très loin de moi. Et je le suis. Je suis son interprète. C'est une vocation. »

Michel Bouquet semble alors sérieux comme l'enfant qu'il dit avoir été, obéissant aux ordres venus d'un au-delà de lui seul connu. Mais quand il quitte l'hôtel, il laisse échapper le sourire d'un homme qui a tout raconté. Et qui s'en va par les rues familières, en ayant tout au long de sa vie joué de bons tours. D'acteur.

B. Sa.

se. La non-réalité de son existence devient manifeste. Le gant du théâtre se retourne. C'est tout à fait incroyable. Je m'en exprime très mal, mais je le ressens très fort. On peut très bien assister à une pièce de Bernhard sans comprendre ce qui se passe, et être complètement subjugué. On pourrait aussi dire des mots de Bernhard, comme ça, à longueur de journée, sans leur donner aucun sens, et puis, on serait sous le charme. »

Propos recueillis par
Brigitte Salino

★ *Minetti*, du 15 au 27, sauf les 19 et 24, à 21 h 30, Théâtre municipal.

Michel Bouquet : « La liberté, c'est une utopie incroyable »

En 1977, l'écrivain autrichien Thomas Bernhard écrit une pièce qu'il appelle *Minetti*, du nom d'un des plus grands comédiens allemands du XX^e siècle, Bernhard Minetti. Elle met en scène un vieil homme qui, un soir de la Saint-Sylvestre, attend dans le hall d'un hôtel la visite d'un directeur de théâtre. L'homme dit qu'il est acteur, et qu'il va jouer *Lear*.

« Il y a un an, je jouais une pièce au Théâtre des Célestins, que dirige Claudia Stavisky, à Lyon. Nous avons parlé de Thomas Bernhard, dont elle avait mis en scène *Avant la retraite*, une pièce que j'avais jouée sous la direction d'Armand Delcampe. Presque ensemble, on s'est mis à parler de *Minetti*, et on s'est dit : pourquoi ne pas présenter cette pièce ? Pour moi, *Minetti*

est moins un portrait de l'acteur Minetti qu'une projection de Bernhard s'il avait été comédien. Il fait percevoir au public à quel point le métier d'acteur peut être criminel, dangereux, pour l'auteur. A quel point l'acteur peut agir contre l'auteur. C'est le principal objet de réflexion de la pièce. Si j'avais été acteur, nous dit Bernhard, j'aurais tout cassé, tout détruit. J'aurais rendu ridicules Shakespeare, Goethe, tout le monde, y compris moi-même. J'aurais été mon propre bourreau, et j'en aurais éprouvé de la joie, parce que mon théâtre détruit tout ce qu'il construit. »

« Chez Bernhard, il y a la fascination de l'acteur, pour ce qu'il représente de vivant, et en même temps la crainte devant sa puissance de destruction. Je connais peu d'auteurs qui aient une telle lucidité. *Minetti* est en état d'implosion. Il est la proie de ses sentiments à l'intérieur de la pensée d'un autre. Je comprends qu'il dise qu'il hait la littérature classique, parce que dans le théâtre classique, il y a une logique du comportement du personnage, une ligne, éthique ou morale, qui le conduit soit à son anéantissement, soit à sa glorification. Dans le théâtre contemporain, rien ne tient debout, l'être ne se connaît pas lui-même, il est son propre ennemi, sa destruction, complète. C'est ce qui me touche beaucoup, dans ce théâtre, parce que la culpabilité est interne, non contrôlée, ni contrôlable. L'individu est la proie d'un destin qui se joue de lui. On parle toujours de la liberté. C'est de la rigolade, c'est une plaisanterie terriblement dangereuse et une utopie incroyable. »

« Voilà ce que des auteurs comme Beckett ou Bernhard ont remis à sa place. Mais Bernhard est vraiment particulier dans la mesure où il apporte quelque chose au théâtre. C'est peut-être celui qui a été le plus loin dans cet exercice de désintégration. L'être est en même temps complètement minable et héroïque, exemplaire. La représentation elle-même implo-

Saison 2002 | 2003

THÉÂTRE DE LA COMMUNE
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL D'AUBERVILLIERS

Songes et Mensonges

en alternance du 12 octobre au 21 décembre

Chère Eléna Serguéievna
Ludmilla Razoumovskaïa / Didier Bezace

et

La Noce chez les petits bourgeois
suivi de **Grand'peur et misère du III^e Reich** Bertolt Brecht / Didier Bezace

du 27 février au 29 mars

Les Cercueils de zinc
Svetlana Alexievitch / Jacques Nichet

du 23 avril au 17 mai

L'Adversaire
Emmanuel Carrère / Sylvain Maurice

du 22 mai au 21 juin 2002

L'Utopie fatigue les escargots
Théâtre Dromesko / Igor / Paolo Magelli...

Compagnonnages

Alan Bennett - Anne Baudoux - Maya Borker / Gaston Couté - Daniel Delabesse / Thierry Gibault...

France Inter, RATP, Télérama

Informations - Abonnements
01 48 33 93 93
Théâtre de la Commune - Direction Didier Bezace
2 rue Edouard Poisson - 93300 Aubervilliers

théâtre

Büchner, Tasnádi... **Hazám, Hazám ! / Leonce és Léna**
Árpád Schilling / Kretakör - Budapest

Gertrude Stein **Accents en Alsace** Elizabeth Lennard

Spaghetti's Club Jean Lambert-wild, Jean-Luc Thominias

Botho Strauss **Pancomédia** Jean-Pierre Vincent

Euripide **The Children of Herakles** Peter Sellars

Dea Loher **Barbe-Bleue, espoir des femmes** Michel Baskine

Mnemonic Simon McBurney / Theatre de Complicité - Londres

Shakespeare **Comme il vous plaira** Jean-Yves Ruf

David Lescot **Mariage** Anne Torrès

Boulgakov **Der Meister und Margarita**
Frank Castorf / Volksbühne - Berlin

Max Aub **Manuscrit corbeau** Nicolas Bigards

Maspéro, Sluban **De ceux qui sont restés...** Balkans-Transit Anne Dimtriadis

Eugène Durif **Même pas mort** Jean-Louis Hourdin

Musiques **The Prefab Four** Orkater - Amsterdam / **Orient-Express / Banlieues Bleues**

www.mc93.com

01 41 60 72 72

France Inter, Télérama, AIR FRANCE, RATP

La Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis est subventionnée par le Ministère de la culture / D.R.A.C. Ile de France, le Conseil Général de Seine-Saint-Denis et la Ville de Bobigny

RENCONTRES
C'est un livre né du désir de Charles Berling, qui s'est toujours nourri d'échanges, et qui voulait engager un dialogue entre sa génération et celle des comédiens aînés. Il a demandé à Michel Bouquet, dont il interprète le fils dans *Comment j'ai tué mon père*, le film d'Anne Fontaine, de jouer le jeu. Et Michel Bouquet a dit oui, bien sûr. Armé d'un magnétophone DAT qui l'intimidait fort, Charles Berling est allé de ville en ville, suivant Michel Bouquet qui était en tournée. Ainsi ont été enregistrées sept rencontres, sur le ton de la discussion à bâtons rompus. Les deux acteurs se livrent, mais surtout, ils parlent de ce qui les façonne et les habite : le jeu. Pourquoi ? Comment peut-on être acteur ? Quelle vie est-ce là ? comment entrer dans un rôle, construire un personnage, choisir ses rôles ? Les questions sont aussi vieilles que le théâtre, mais l'exercice auquel s'adonne Michel Bouquet et Charles Berling a l'avantage de les rendre extrêmement vives, vivantes. Et de faire découvrir deux hommes, derrière deux *Joueurs* (Grasset, 2001, 242 p., 15 €). Un autre livre, *Mémoire d'acteur*, retrace la vie et la carrière de Michel Bouquet, qui s'est raconté à Fabienne Pascaud, critique de théâtre à *Télérama* (Plon, 2001, 224 p., 14,60 €). On ne saurait clore ce parcours Bouquet sans rappeler *La Leçon de comédie*, née d'entretiens avec Jean-Jacques Vincensini. Publié une première fois par la Librairie Séguier (en 1988), l'ouvrage a été réédité par Archimbaud, en 1997 (192 p., 15 €).

A.#02

La Societas Raffaello Sanzio affiche à Avignon A.#02, de Romeo Castellucci, un numéro de code qui pourrait être celui de quelque fichier informatique. La lettre A est empruntée à Avignon, et le numéro 2 correspond au deuxième épisode d'une œuvre ouverte en janvier au Teatro Comandini de Cesena (Italie), base de la compagnie, qui devrait toucher cinq pays en dix lieux sous autant de formes différentes durant plus de deux années. Un chantier considérable, sans équivalent, qui sonne pour le metteur en scène comme un « défi » lancé à lui-même et à son équipe. Après C.#01 (C, pour Cesena), et A.#02, s'aligneraient le BR.#03 de Berlin (Hebbel Theater, en janvier 2003) ; le BX.#04 de Bruxelles (Kunsten Festival des arts, en avril) ; le BG.#05 de Bergen (Norvège, en mai) ; le M.#06 de Marseille (Bernardines, avec le Théâtre du Gymnase, en septembre) ; le R.#07 de Rome (Festival RomaEuropa, en octobre) ; le P.#08 de Paris (Odéon, en novembre, avec le Festival d'automne) ; et le S.#09 de Strasbourg (Le Maillon, en mars 2004) et un dernier épisode C.#10 à Cesena, en octobre 2004. Toutes ces stations sont réunies par un même titre : *Tragedia Endogonia*.

Tandis que l'Italien Romeo Castellucci présente sa nouvelle création A.#02, l'Espagnol, d'origine argentine, Rodrigo Garcia, donne *After Sun*, et livre *Je crois que vous m'avez mal compris* à Marcial di Fonzo Bo, et *Prometeo* à François Berreur ; les acteurs et les chevaux du Théâtre du Centaure rêvent d'une fusion entre humain et animal, masculin et féminin

Romeo Castellucci, le chant du bouc

À travers les références grecque (*L'Orestie*), romaine (*Giulio Cesare*) ou biblique (*Genesi*), la Societas Raffaello Sanzio et son metteur en scène, Romeo Castellucci, n'ont cessé d'interroger ce terme : *tragedia*. L'étymologie (*trag-oidia* : chant du bouc) est assurée, mais son origine et son sens font toujours débat. Chant des aèdes, certes, mais quelle serait la fonction du bouc ? Était-il simple référence à Dionysos ? Était-il le prix du « concours » théâtral ? Était-il immolé au centre de l'*orchestra*, relié aux lointains rites purificateurs de l'émissaire (Girard). Ou faudrait-il considérer la tragédie comme une « invention » (Verlant) : naissance du spectacle dans la mise en question de l'homme à travers les énigmes de sa geste.

La réponse de Romeo Castellucci tient dans sa capacité à créer de nouvelles énigmes. Avec lui, la scénographie et les corps, les machines et les animaux, les mots et les musiques s'enchaînent et se répondent comme les éléments d'un rébus complexe, sorte d'agglomérat de noyaux insécables à l'explication. Présenté à Avignon, A.#02, deuxième épisode de la *Tragedia endogonia*, devrait permettre d'approcher ce moment où le sens se dévoile devant la forme.

La scénographie et les corps, les machines et les animaux, les mots et les musiques s'enchaînent et se répondent comme les éléments d'un rébus complexe.

Où le théâtre révèle nos difficultés à dire plus avant le monde. Où il en désigne des limites, en y incorporant non pas la « tragédie », mais les signes.

Le *tragos* (le bouc) et la chèvre sont familiers du bestiaire de la Raffaello Sanzio. Romeo Castellucci observe, ausculte, dépèce, manipule, réinvente l'animal. N'était-il pas à l'œuvre dans *L'Orestie*, où une charogne redonnait souffle à Agamemnon ? Ne devrait-il pas réapparaître, sous une forme sonore, dans A.#02, où une voix de synthèse, à base de bêlements enregistrés, ferait entendre la parole de l'auteur ?

D'autres animaux participent au redéploiement des signes du tragique. Le bélier, notamment.

Giulio Cesare s'ouvrait sous ses coups de boutoir. L'image de cette machine de guerre propre à faire voler en éclats quelques conventions théâtrales a été retenue pour l'affiche du 56^e Festival d'Avignon. L'objet est exposé à la chapelle Saint-Charles, dans le dispositif installé auparavant à la prison San Michele de Rome lors du Festival RomaEuropa (*Le Monde* du 30 octobre 2001). Suspendu au plafond, le bélier se balance dans un aller-retour sans fin, entrouvrant en l'effleurant, au terme de chaque course, un rideau de scène-voile de mariée. « Une tentative de déformation plutôt qu'un viol, dit Romeo Castellucci. Le bélier ne parvient pas à rompre le rideau. Il est brutal, bien sûr, mais il est aussi

mélancolique. L'image est plus génitale qu'érotique : il s'agit bien d'inséminer de la scène. »

Avec la *Tragedia endogonia*, les figures de la reproduction – elles aussi présentes dans la plupart des mises en scène de la Raffaello Sanzio – changent radicalement. L'image retenue est celle de la parthénogénèse. « C'est comme un passage de consigne, d'un épisode à l'autre, comme une transmigration continue de la forme, et cette forme a un cœur : le tragique. » Ainsi, A.#02, est partie de C.#01, et déjà autre chose, un « nouvel individu ». Le panneau d'affichage de lettres mobiles, au bruissement familier des aéroports, qui fait apparaître ses oracles, bribes, arrêts ou aphorismes,



comme dans les meilleurs jeux d'art conceptuel dans C.#01, devrait être chargé de nouveaux messages dans l'épisode suivant, avant de faire place à une autre mécanique dans BR.#03.

Au demeurant, pour Romeo Castellucci, le terme « d'épisode » se réfère lui aussi au sens originel : « Dans le contexte de la tragédie, l'épisode représente le moment de l'action pure. Notre mission consiste à préparer une série d'actions. Sans commentaires. En laissant le chœur à l'extérieur, comme suspendu. Au centre des épisodes, devrait apparaître une figure enfantine, qui serait, d'une certaine manière un héros, et donnerait le point de vue final du spectacle. »

« Avec la *Tragedia endogonia*, c'en est fini de l'idée de répertoire dit Romeo Castellucci. Avignon, comme chaque ville, sera présente dans le corps du spectacle. Trois éléments peuvent l'influencer : clima, crono, et idioma : les conditions climatiques, le temps, la tradition de la langue. Chaque épisode devrait être encore plus imbriqué dans la cité. Par son statut même, la tragédie implique une communauté, celle des citoyens citoyens, mais aussi celle qui se forme pour assister au spectacle, non pas une communauté d'adeptes, ésotérique, mais une communauté exotérique, ouverte et instantanée. Le présent est nécessaire à la tragédie. »

Jean-Louis Perrier

★ A.#02, du 7 au 15, sauf le 10, à 19 heures et à 21 h 30 (à 21 heures, le 14), Baraque Chabran.

FESTIVAL AUTOMNE À PARIS
3^e édition

23 septembre - 22 décembre 2002

Arts plastiques
Alain Séchas, Chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière

Corées
Dances de cour et danses populaires / Théâtre du Châtelet
Samulnori, Kim Duk Soo, percussions / Théâtre de la Ville
Pansori, opéra pour un chanteur et un percussionniste / Théâtre Molière-Maison de la Poésie
Unyul Talchum, théâtre masqué / Théâtre des Abbesses
Daedong Gut, Kim Kum-Hwa, rituel chamanique / Théâtre des Bouffes du Nord
Hahoe Talchum, théâtre masqué / Théâtre des Bouffes du Nord
Kkokdu Gaksi, marionnettes / Théâtre des Bouffes du Nord
Musique d'aujourd'hui / Athénée Théâtre Louis-Jouvet

Musique
Wolfgang Rihm / Cité de la musique
Iannis Xenakis / Pyramide du Louvre
Three Tales, Steve Reich / Beryl Korot / Cité de la musique
T&M 2002 / Maison de la musique de Nanterre
Mark André / Théâtre des Bouffes du Nord
Macbeth, Salvatore Sciarrino / Achim Freyer / Athénée Théâtre Louis-Jouvet
Pascal Dusapin / Théâtre des Bouffes du Nord

Théâtre
Guerre et Paix, Léon Tolstoï / Piotr Fomenko / Les Gâteaux/Sceaux/Scène nationale
After Sun, Rodrigo Garcia / Théâtre de la Cité Internationale
Drummer Wanted, Richard Maxwell / Théâtre de la Cité Internationale
Auf dem Land, Martin Crimp / Luc Bondy / Théâtre National de la Colline
Le Traitement, Martin Crimp / Nathalie Richard / Théâtre National de Chaillot
Tout est calme, Thomas Bernhard / Tg Stan / Théâtre de la Bastille
La Vita Alessandrina, Stéphane Olry / Corine Miret / Xavier Marchand / Théâtre de la Cité Internationale
Confessions, William Kentridge / Jane Taylor / Kevin Volans / Handspring Puppet Company / Centre Pompidou
Übung, Josse de Pauw-Victoria / Théâtre de la Cité Internationale
Flicker, Caden Manson / Big Art Group / Créteil Maison des Arts
Comment j'ai mangé du chien / En même temps, Evguéni Grichkovets / Théâtre de la Bastille

Danse
Boris Charmatz, théâtre-télévision / Centre Pompidou
William Forsythe / Ballett Frankfurt, Kammer / Kammer / Théâtre National de Chaillot
Anne Teresa de Keersmaeker, Small Hands / Créteil Maison des Arts
Cesc Gelabert / Gerhard Bohner, Im (Goldenen) Schnitt I et II / Centre Pompidou
Rachid Ouramdane, + ou - là / Centre Pompidou
Meg Stuart / Damaged Goods, Disfigure Study / Théâtre de la Bastille
Mathilde Monnier, Walkabout... / Théâtre de Gennevilliers

Cinéma
Cinemas d'Algérie et cinéma coréen contemporain

Abonnement et programme : 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com

Mairie de Paris

